

LESBIENNES CHINOISES EN POLITIQUE

Monique SELIM

Le genre est aujourd'hui un domaine de recherche globalisé où viennent confluer des courants académiques divers, des disciplines variées ainsi que de multiples types d'actions collectives à caractère politique. La littérature scientifique qui se reconnaît sous l'éponyme genre s'est développée dans toutes les aires culturelles, se spécialisant sur des pays et des villes, au point que tout chercheur s'engageant dans cette voie est amené à penser son terrain comme déjà balisé par au moins quelques études antérieures. Ainsi, après plusieurs années d'investigations à Canton sur la condition des femmes diplômées – universitaires, intellectuelles, journalistes, artistes, étudiantes¹ – lorsque je décidai d'aborder dans cette ville les mobilisations s'inscrivant

1. Monique SELIM, « La très courte carrière des tâcheronnes de la presse à Canton entre domination politique et assignation sexuelle », *L'homme et la société*, n° 189-190, 2013, p. 87-106.

Monique SELIM « Femmes savantes sur le marché du travail à Canton », *L'homme et la société*, n° 181, 2012, p. 121-144.

Monique SELIM, « L'importation des Gender Studies à Canton : usage personnels, collectifs et politiques », in Bernard CASTELLI, Bernard HOURS, *Enjeux idéologiques de la globalisation en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 213-237.

Monique SELIM, *Hommes et femmes dans la production de la société civile à Canton, Chine*, Paris, L'Harmattan, 2013, 304 p.

sous le chapeau LGBT, je découvris parmi d'autres, deux livres pour moi incontournables, portant sur les lesbiennes chinoises² à Shanghai et Hong Kong.

Je me plongeai dans leur lecture, au retour de l'enquête menée sur la dizaine de petits groupes cantonais créés dans les toutes dernières années par de jeunes lesbiennes³ ; je mesurai alors, une fois de plus, combien la démarche méthodologique, la perspective épistémologique et les catégories retenues *a priori* par le chercheur imprègnent ses résultats dans le champ du genre comme dans les autres. Ces deux ouvrages mettent en effet en scène une grille d'interprétation communautariste qui a pour conséquence de construire et de renforcer de façon prédéterminée la communautarisation des appartenances sexuées. L'appartenance sexuée, l'orientation sexuelle y sont conçues comme incluant automatiquement les individus dans une « communauté » qui a ses modes de vie et d'action, ses espaces et ses rites, ses conflits avec la société extérieure et ses normes. Un même vocabulaire y est en œuvre : ethnographie, informateur, observation participante, tout comme dans les ouvrages des administrateurs coloniaux découvrant des « communautés » rurales africaines et s'essayant à l'ethnographie sur une altérité imaginée radicale. La position des auteurs des deux ouvrages est pourtant différente : lesbiennes, chercheuses et activement engagées dans ladite « communauté » locale, elles s'efforcent de s'expliquer sur cette place interne/externe sans parvenir néanmoins à s'extraire des difficultés qu'elles ont affrontées et exposent. Leur guide d'entretien balaye de manière très normative l'identité sexuelle, la famille, la religion, le travail, l'éducation, et les relations à la « communauté ». La « communauté » s'y révèle en elle-même le concept inquestionnable ; toujours déjà là, elle identifie et assigne les actrices à une appartenance sexuée ontologisée. Face à cet « être lesbienne », la réflexion du lecteur est attirée inévitablement vers

2. Denise TSE, Shang TANG, *Conditional spaces. Hong Kong lesbian desires and everyday life*, Hong Kong University Press, 2011.

Lucetta YIP, Lo KHAN, *Shanghai lalas, female tongshi communities and politics in urban China*, Hong Kong University Press, 2013.

3. La recherche a été menée dans le cadre de l'ANR Global Gender, dirigée par Ioana Cirstocea.

d'autres « êtres communautaires », qui constituent le fondement des processus d'ethnisation, en postulant la communauté dite « ethnique » ou religieuse, comme le substrat absolutisé de l'identité. Si « l'être lesbienne » est connoté positivement dans l'esprit des auteures mentionnées, on sait en revanche que la « communauté » ethnique ou religieuse est généralement l'objet d'une dénonciation négative. À visée laudative ou stigmatisante, les logiques cognitives en jeu sont néanmoins les mêmes, ignorant les conditions de production de la « communauté » et des acteurs en « agents communautaires ». Dans le cas des appartenances sexuées – comme dans celui des appartenances ethnoculturelles et religieuses – ces conditions de production sont cependant centrales. Dans la Chine du début du XXI^e siècle toujours dirigée par un État-parti communiste, qui, comme nous le verrons, resserre son contrôle sur la population et durcit ses appareils répressifs, elles s'avèrent primordiales. Dès lors s'impose la question des modes d'édification des petits groupes d'activistes lesbiennes observés, qui sont très loin de se ranger derrière le drapeau « communautaire ». Plutôt que « l'être lesbienne » dans une « communauté » qui fait figure d'un agrégat d'individus gestionnaires, le « devenir lesbienne » dans des collectifs de mobilisations politiques plurielles, largement financés par toute une série d'organisations internationales, mais surtout américaines, interroge l'anthropologue soucieux de comprendre la réception chinoise de modules LGBT globalisés. C'est pourquoi la démarche suivie s'inscrit à l'inverse des présupposés de nos ethnographes de la lesbianité chinoise dont l'entre-soi communautaire, idéalisé avec ses mœurs et ses coutumes spécifiques, se donne à voir comme l'autre pôle de la victime individuelle de violences domestiques révoltantes. Le dépassement de ces configurations idéologiques binaires paraît obligatoire pour être à l'écoute de nos jeunes interlocutrices et appréhender les différents cheminements qui les ont orientées vers un engagement au caractère potentiellement total : non seulement sexuel, mais aussi professionnel et politique, à plus ou moins haut risque selon le degré de leur investissement. C'est pourquoi éclairons tout d'abord le lecteur sur le contexte dans lequel elles se meuvent et agissent.

La retraditionalisation marchande des femmes

Depuis mars 2013, la Chine a à sa tête Xi Ji Ping dont l'advenue au pouvoir a concrétisé un tournant politique important. Jusqu'à cette date, on s'accordait à considérer que de relatifs assouplissements des appareils autoritaires d'État étaient en marche et laissaient entrevoir dans un avenir proche des modes de cogestion entre l'État et les diverses organisations collectives, parmi lesquelles se présentaient les ONG, auxquelles de plus en plus de marge de manœuvre semblait être donnée. Canton et la province de Guangdong, mitoyenne de Hong Kong, étaient à l'avant-garde de ces avancées progressives, s'offrant comme un laboratoire d'observation exceptionnel. Mais rapidement il fallut déchanter devant les restrictions de plus en plus importantes mises par le nouveau gouvernement aux initiatives de la population pour s'affranchir des carcans des anciennes organisations de masse et du Parti. Les ONG furent les premières touchées : dès octobre 2013 une série de mesures de contrôle de leur financement était édictée. Puis les universitaires se virent interdire toute une série de termes et d'expression parmi lesquels « société civile », « État de droit », « droits de l'homme », etc. Enfin Internet – qui constitue la principale source d'inspiration personnelle et collective pour tous ceux qui cherchent à s'évader des rails sur lesquels on les guide – fut l'objet de censures intensifiées de plus en plus précises. Anti-occidentalisme, renouveau nationaliste et répression politique accrue – légitimés par une lutte d'ampleur contre la corruption n'hésitant pas à s'attaquer au sommet de l'État-parti – caractérisent le paysage chinois présent. Quelles que soient les politiques menées, et ce, en Chine comme ailleurs, les femmes en constituent un enjeu symbolique majeur. Différents propos publics de dirigeants l'illustrent et l'on attribue au président Xi d'avoir expliqué aux femmes que la meilleure façon de contribuer au développement et au rayonnement de la nation était de retourner dans leur foyer. Un député aurait argué publiquement que plus une femme poursuit ses études, moins elle a de valeur. Sur le web, la parole d'intellectuels masculins s'est dès lors libérée : d'aucuns accusent les femmes des infidélités de leur mari et les encouragent à redoubler leurs soins de toute nature ; d'autres jugent qu'une femme stérile est un déchet pour la société. Dans une conjoncture

de capitalisme florissant soutenu par un régime autoritaire monopoliste, la condition des femmes évolue sous la double tutelle de l'État et du marché. Un processus que je qualifierai de retraditionalisation marchande des femmes est ainsi en route ; d'un côté la récréation confucianiste de l'État vient rappeler les « 4 vertus et les 3 obéissances », renforçant les axes d'assignation biologisante, et naturaliste des femmes ; de l'autre, le consumérisme généralisé pousse à considérer les femmes à l'instar d'une marchandise comme une autre, devant répondre aux stéréotypes de son façonnement. Parmi mes interlocutrices, des universitaires et des journalistes de plus de 40 ans sont bien conscientes de l'état qui se resserre nettement sur les jeunes filles. Lanfen, enseignante à l'université Sun Yat Sen, périodise de la façon suivante les transformations qui touchent l'image des femmes depuis l'avènement du gouvernement communiste. À l'époque maoïste, une femme devait être indépendante et finalement, dans une visée de neutralisation sexuelle, un homme presque comme les autres. Sous Deng Xiao Ping, dans les années quatre-vingt, si la « libération de la femme » est supposée venir de l'action de l'État-parti, la « femme moderne » s'adjoint la beauté, attribut jugé antérieurement « bourgeois ». Progressivement la « féminité » revient sur le devant de la scène, s'accompagnant avec les réformes économiques d'une repolarisation des femmes sur la maternité, comme principale définition de leur condition. Âgée de plus de 60 ans et professeure à l'École normale supérieure où elle enseigne « le genre », Bolin, pour sa part, tourne en dérision la demande à ses yeux impossible qui lui a été faite lors d'une conférence officielle de nourrir « les théories de l'émancipation des femmes selon la voie chinoise ». Cette volonté de sinisation du « genre » pour lutter contre les « influences étrangères » estimées par l'État-parti pernicieuses, réactive les formulations antérieures d'un « socialisme à la chinoise ». Objets de consommation renaturalisés par l'injonction patriotique et moralisatrice du gouvernement, les femmes se voient pénalisées sur les trois marchés qui circonscrivent leur vie et s'entrechoquent : marché du mariage, marché du travail, marché de la reproduction. À toutes celles qui ne réussissent pas à avoir un emploi, à se marier et à enfanter un fils avant 30 ans, à être une bonne épouse, mère et bru,

s'impose le statut honni de « femmes restantes » que des auteures chinoises commencent à documenter par leurs ouvrages⁴. Nos jeunes Cantonaises disent toutes ainsi subir de façon extrême la pression familiale et sociale pour rentrer dans ce moule étouffant de la « femme normale », modèle que de surcroît les conditions économiques régnantes et la concurrence effrénée rendent de plus en plus difficile à atteindre tant les contraintes objectives et subjectives se font fortes.

Les perspectives, quand on naissait fille dans le courant des années quatre-vingt-dix en Chine, étaient en outre peu gratifiantes si l'on en juge par les discours de nos interlocutrices qui, face à nous, s'efforcent de se convaincre que, en dépit de tout et d'une préférence masculine irrévocable, leurs parents leur ont porté une certaine affection. Les filles uniques rapportent ainsi dans leur immense majorité que leurs parents auraient voulu un garçon mais que, fonctionnaires ou employés d'entreprises d'État, ils n'ont pas voulu déroger à la réglementation en vigueur de l'enfant unique et encourir amende et perte de leur emploi. Elles ajoutent « mais ils m'ont aimée ». Les filles aînées, nombreuses, qui ont des frères cadets dont elles payent fréquemment les études, après avoir abandonné les leurs, se persuadent tout autant que les filles uniques, que leurs parents – qui ont bravé les services de la planification des naissances au prix fort pour obtenir un descendant masculin – les ont « malgré tout aimées ». En revanche les filles « surnuméraires » qui ont des sœurs aînées, soit celles dont les parents ont connu l'échec de leur seconde ou troisième tentative d'avoir un fils, gardent le plus souvent une blessure profonde et expriment leur amertume qui répond à trois types de situations. Dans la première, elles rappellent que leur enfance et leur adolescence furent constellées par des reproches permanents de leurs parents sur l'amende que leur vie avait coûtée à ces derniers. Dans la seconde, la mémoire du risque d'être abandonnée pour être remplacée par un garçon trouvé dans la parentèle ou acheté à des

4. Leta HONG FINCHER, *Left over women, the resurgence of gender inequality in China*, Londres et New York, Zed Books, 2014.

Aiping LUO, Feng WANG, Yu JIANG, “Zhongguo Shengnǚ Diaocha (Investigation into China's Leftover Ladies)”, Guangdong Renmin Chubanshe (Guangdong People's Publishing House), Guangzhou, 2014.

familles rurales démunies, reste vive, et elles expliquent que leurs parents n'ont néanmoins pas cédé à cette volonté de leurs grands-parents de les voir disparaître de la famille. Dans la troisième, la plus sordide, elles ont été « confiées » à un couple et leurs parents s'en sont désintéressés après leur avoir substitué subrepticement un garçon, élevé dans l'ignorance comme leur propre fils. C'est par hasard, plus ou moins tôt, qu'elles ont été amenées à connaître l'histoire de cet « échange » à laquelle elles se résignent difficilement. Elles n'ont quasiment aucun rapport avec leurs parents « biologiques » mais sont attachées à leurs parents « adoptifs ».

L'État a tout d'abord assoupli la règle de l'enfant unique en autorisant deux enfants uniques à engendrer deux enfants, avant de l'abolir en 2015, permettant à tous les couples deux enfants. Néanmoins la perdurance de la préférence masculine, sortie renforcée à l'extrême de l'imposition étatique de l'enfant unique, a frappé particulièrement durement les jeunes filles des années quatre-vingt-dix. Elles accumulent sur leurs épaules les fardeaux de plus en plus lourds des normes sexuelles en vigueur dans une société chinoise qui semble, aux yeux de leurs aînées, tant en termes politiques que moraux marcher à grands pas vers le passé.

Normes sexuelles, normes globales de genre

Distinguons ici à l'encontre de confusions souvent entretenues, normes sexuelles locales et/ou nationales et normes globales de genre. Les premières prescrivent des comportements et des rôles dans la réactivation permanente de la dichotomie entre les hommes et les femmes. Les secondes, qui constituent désormais un outil de gouvernance globale, ouvrent à une fluidité sans limite des identifications et autorisent des sexualités flottantes, polyvoques et multiples. Les plateaux LGBT et queer, la promotion de la « diversité sexuelle », les luttes contre les discriminations sexuelles dans tous les champs sociaux, la défense de ceux qu'on nomme « minorités sexuelles », sur le modèle ethnicisant des « minorités ethniques », attaquent durement dans tous les points du monde les ordonnancements sexuels locaux. Parce que de façon systématique, ces ordonnancements sexuels sont des arrimages politiques des gouvernements et des instruments de gestion collective, les normes

globales de genre sont aptes à déstabiliser d'autant plus les États que ceux-ci ont adopté un modèle autoritaire, à l'instar de la Chine. Mais surtout les normes globales de genre font l'objet de flux financiers croissants de jour en jour. D'un côté le genre, pour faire bref, est devenu un attribut *sine qua non* de tout programme de développement, de l'autre de nombreuses ONG spécialisées dans le développement se sont reconverties dans le genre, désormais plus lucratif. Quotidiennement, des myriades de petites ONG se créent un peu partout dans le champ du genre, attirées par les financements et une offre idéologique très séduisante puisqu'elle est une promesse de liberté, d'affranchissement des oppressions sexuelles. D'une manière générale, les normes globales de genre sont présentées aux populations comme des droits sexuels – le choix de l'orientation sexuelle – et dans cette perspective, ils s'inscrivent dans les droits humains. Plus précisément, on constate un processus de reconversion de l'ancienne formule des droits de l'homme en droits sexuels ; on doit à ce propos garder en mémoire que les droits de l'homme furent durant la guerre froide la principale arme du monde capitaliste – dit « libre » – contre le communisme et ses risques de propagation dans les pays alors dénommés tiers-monde. Dans la période actuelle de généralisation du capitalisme, y compris dans le cadre des États-partis communistes, comme la Chine, les droits sexuels se donnent à voir comme des éponymes des droits humains, véhiculant avec eux la démocratie proposée comme modèle global de gouvernance politique. Face aux régimes autoritaires, l'enjeu des droits sexuels prend de ce fait une importance stratégique en implantant dans son message le germe d'une appétence démocratique et en signant un affaiblissement proche de l'État. Ainsi l'individu – ancien héros strictement économique du capitalisme – s'est métamorphosé dans son droit reconnu à l'autogestion de son intimité sexuelle en héraut de la globalisation démocratique. En juin 2014, le retrait par les USA de leur subvention à l'État d'Ouganda, car il venait d'édicter une loi à caractère homophobe, illustre cette nouvelle cartographie géopolitique. Universels, comme entendaient l'être les ex-droits de l'homme – qui dans leur formulation avaient malencontreusement oublié les femmes – les droits sexuels sont désormais un des outils prédominants de pénétration des sociétés rétives à la démocratie,

de captation de ses franges de populations les plus dominées mais aussi les plus éclairées, d'ébranlement des États dictatoriaux.

Tel est le contexte global qui fait de la Chine une cible privilégiée pour la diffusion des droits sexuels dont les jeunes filles sont, après les homosexuels masculins, les mascottes de ces dernières années. Elles sont d'autant plus enthousiastes et prêtes à en découdre avec le gouvernement que l'avenir de la femme « normale » qui s'offre à elles n'a guère de quoi les réjouir, comme nous l'avons précédemment souligné. De surcroît, si elles ont commencé à militer dans des ONG de défense des homosexuels, elles les ont quittées rapidement pour fonder leurs propres groupes lesbiens. Deux raisons expliquent ces départs en forme de rupture consommée. Les ONG de défense des homosexuels, implantées en Chine depuis une quinzaine d'années, se sont consolidées en se spécialisant ici comme ailleurs dans la prévention du sida et en forgeant consécutivement une alliance avec les appareils publics de gestion. Bien qu'en juin 2014, date fatidique du vingt-cinquième anniversaire des massacres de 1989, des arrestations de courte durée de leaders de ces ONG aient eu lieu à Canton et qu'une surveillance policière de leurs bureaux se soit ouvertement affichée, ces ONG restent relativement solides et reçoivent d'importants financements étrangers et gouvernementaux. Ceci ne vaut pourtant que jusqu'à la promulgation d'une loi en 2015 qui entend légaliser un contrôle complet de toutes les ONG, perçues par l'État-parti comme des « agents d'influence étrangère ». Mais la spécialisation dans la politique de santé a conduit ces ONG de défense des homosexuels à rassembler principalement des hommes, dirigeants, leaders, employés comme volontaires. Or, nos jeunes interlocutrices, âgées de 18 à 25 ans, ont perçu l'atmosphère régnant dans ces ONG comme reproduisant la domination masculine qu'elles fuyaient. Des anecdotes circulent en boucle, reprises par toutes, pour montrer à quel point les femmes n'étaient pas les bienvenues dans ces ONG. Lors d'une conférence à Pékin, l'une des rares femmes présentes aurait tenté de s'exprimer et se serait fait huer par les hommes, lui demandant grossièrement de montrer ses seins pour être entendue. Une autre femme se serait volontairement déshabillée pour forcer les hommes à l'écouter, les provoquant verbalement sur le thème « vous pouvez me voir

maintenant ». La rumeur dit aussi que, comme par hasard, le micro aurait dysfonctionné lorsqu'une troisième femme aurait pris la parole. Cette scission dans la mouvance homosexuelle entre gays et lesbiennes n'est pas propre à la Chine et se retrouve identique dans d'autres contextes. Dans la situation chinoise, le féminisme intervient comme motif explicite de la séparation des protagonistes : un féminisme rejeté par les gays, soucieux, comme nous le verrons plus loin, d'assurer leur conformité sociale ; un féminisme de révolte globale, qui tourne au combat politique ouvert contre le gouvernement et à l'activisme prodémocratique, pour les jeunes lesbiennes. Ces dernières se sont donc, comme elles le disent, autonomisées des ONG de défense des homosexuels, accaparées par des hommes aspirant à maintenir les prérogatives masculines que leur octroie la société chinoise.

L'aide étrangère

Dans le même moment, sur le chemin de cette émancipation, les jeunes lesbiennes se sont vues proposer une aide pléthorique d'organisations étrangères, ONG et fondations surtout américaines. Rompues à l'exercice du web et au franchissement du mur de la censure, elles ont trouvé une multitude de sites leur permettant d'acquérir des ressources monétaires facilement. Parmi les plus grandes organisations à vocation internationale, citons UNDP, USAID, OXFAM, les fondations Bill Gates, Ford et Soros (open society), le Global Fund For Women et le National Democratic Institute. Des centres à Los Angeles et à New York, impliqués dans le champ LGBT, fournissent également des financements. Sur place, consulats et ambassades européens et étasuniens prêtent aussi leur concours financier et politique à des actions d'éclat telle cette exposition d'œuvres d'art féministes qui fut, le 8 mars 2014, immédiatement interdite le jour de son ouverture dans la galerie prévue et démenagée chez l'ambassadeur d'Angleterre. Les contraintes mises par l'État sur les flux financiers étrangers d'ONG ont conduit les agences à préférer souvent verser l'argent sur le compte personnel des activistes afin de contourner la surveillance de l'État. Les soutiens des organisations étrangères à la mobilisation LGBT, et tout particulièrement lesbienne, sont de différentes natures : séjours aux USA, parfois en Angleterre, de un

mois à un an, bourses d'études, camps d'été selon une formule très appréciée par les jeunes car elle se situe en continuité avec les modes d'action des organisations chinoises de masse, formations de plusieurs jours, tous frais payés dans des hôtels discrets et retirés, dont l'adresse n'est donnée qu'au dernier moment pour éviter les inquisitions policières. Dans toutes ces opportunités de collectivisation des émotions personnelles, des dynamiques interactives sont mises en œuvre : le sujet individuel s'expose sur le plan personnel et intellectuel et légitime son éventuelle « déviance » au contact du groupe qui se soude progressivement. Les enseignements délivrés concernent prioritairement la déconstruction des stéréotypes sexuels et les acquis du genre ainsi que des matières usuelles aux ONG comme la recherche des fonds et leur management, d'autres plus ajustées à la lutte contre l'État-parti chinois. Ainsi aux jeunes filles apprend-on à construire une ONG féministe, à monter une performance, à recruter des volontaires, à former des plus jeunes à l'action, préparer des dossiers de revendication de transparence du gouvernement, à faire des pétitions publiques, à déposer des plaintes, à effectuer des poursuites législatives, à organiser des dénonciations de dirigeants politiques ou de fonctionnaires, etc. L'ensemble de ces actions constitue en outre des thèmes d'appels à financement sur des sites web spécialisés sur LGBT et le genre et ne pose le plus souvent que des conditions minimales de réussite : avoir plus de 18 ans, être plus de 3 par exemple pour bâtir son ONG avec un avantage *a priori* donné aux lesbiennes.

Ces organisations étrangères ainsi que les sites web, s'ils offrent un accès direct à leurs plates-formes pour les individus, ont leurs relais dans les grandes métropoles chinoises : des organisations chinoises clefs font transiter des financements et mettent en place conférences, colloques, formations. Parmi celles-ci, l'une d'entre elles qu'on nommera Kappa, est basée à Pékin et se révèle très présente à Canton, à travers deux discrets bureaux. Fondée en 2006, Kappa est au départ spécialisée dans les domaines de l'éducation, de la santé, de la lutte contre toutes les discriminations (hépatite B, Sida, handicaps) et du « bien-être public » (*gong yi*), notion qui recouvre autant les ONG que le travail social. Elle mène un travail législatif (sur les contrats de travail, l'emploi, etc.) et

traque tous les scandales, des fausses prothèses dentaires au lait contaminé. Ce n'est qu'en 2009 qu'elle entreprend de se focaliser sur les droits des femmes après le meurtre d'un fonctionnaire par une serveuse que cet homme avait agressée sexuellement, évènement qui défraye alors la chronique. En 2009, Kappa gagne le prix *Premio internazionale padre Pino Piglisi*. En juillet 2014, l'avocat Chang Bo Yang est arrêté par la police pour avoir coopéré avec Kappa. En février 2015 le site de Kappa est bloqué, comme d'ailleurs les adresses E-Mail et Facebook. Le 24 mars 2015, la police pénètre dans les bureaux de Kappa et saisit ordinateurs et documents.

Kappa est au centre du réseau cantonais d'activistes lesbiennes et le principal recruteur des jeunes filles, offrant des emplois à plein ou mi-temps de chargée de projet, formatrice, responsable de la propagande, des volontaires, etc. La carrière de défenseure des droits (*professional campaigner*) est proposée aux meilleures dans une échelle hiérarchique qui débute par un militantisme de base et promet une ascension professionnelle rapide pour un travail très intense et peu rémunéré. C'est pourquoi, comme nous le verrons, de jeunes leaders, passées au statut de formatrices, s'épuisent et abandonnent après quelques années ce dur labeur. Largement financé par le National Democratic Institute, Kappa envoie aux États-Unis les plus prometteuses des jeunes filles pour s'y former à la théorie et à l'action dans le champ du genre et de la « diversité sexuelle ».

Dans la conjoncture actuelle chinoise, l'occasion d'un tel type de séjour apparaît à la très grande majorité extraordinaire pour plusieurs raisons : les USA conservent un pouvoir indéfectible d'attraction et l'idée que « là-bas ils nous apprennent à être comme eux » – ainsi que l'énonce joliment une jeune lesbienne – en est un signe fort. De plus un séjour aux USA requiert des ressources financières dont ne disposent pas nos interlocutrices. Elles sont en effet issues de couches inférieures ou moyennes inférieures, et par ailleurs peu diplômées, ce d'autant plus que les financements les détournent de leur parcours universitaire au profit de l'action immédiate. Même sous-payé, le travail dans une ONG axée sur le genre qui fait appel à leur capacité d'initiative est beaucoup plus gratifiant que l'emploi subalterne dans une entreprise où leur tenue

vestimentaire, leur gestuelle corporelle et leur allure générale conduisent à ce qu'elles soient immédiatement remarquées, moquées voire obligées de se métamorphoser en femmes plus conformes.

Des activités bouillonnantes

De l'avis de toutes, 2012 est le point de départ d'une véritable explosion du mouvement lesbien à Canton, de sa visibilité publique et de son identification. L'occupation ostensible par des jeunes filles de toilettes publiques réservées aux hommes à l'entrée d'un parc renommé de la ville reste gravée dans toutes les mémoires. La manifestation, où elles avaient convié des journalistes, fut brève car arrêtée par la police, mais jugée une vraie réussite. Il s'agissait de revendiquer que le nombre des w.-c. pour femmes soit porté au double de celui des w.-c. réservés aux hommes, celles-ci étant obligées d'attendre longtemps leur tour dans de longues queues, d'où le slogan sur des panneaux : « Si tu l'aimes ne la fais pas attendre ». La municipalité de Canton dans les mois qui suivirent répondit en partie à cette demande de toilettes publiques féminines plus nombreuses et le même groupe de jeunes filles reproduisit l'action à Shenzhen. Ces actions, sous forme de performances, encore appelées *flash mob*, ont été multipliées dans les dernières années, faisant appel à l'humour et à l'intelligence, impliquant beaucoup d'imagination et de rapidité, dans la mesure où le jeu entre le chat qu'est la police, toujours proche et sur le guet, et la souris est constant. La trame de ces actions a souvent été inventée et pensée au cours des formations dispensées par les ONG spécialisées sur le genre. Donnons en quelques exemples qui permettront au lecteur d'appréhender l'esprit dans lequel elles sont menées. En 2012 toujours, une dizaine de jeunes filles ont croqué dans la rue des pieds de porc salé, munies de gants de plastique pour ne pas se salir⁵. Elles brandissaient des panneaux où étaient écrits entre autres slogans : « éloigne-toi de ma copine », « être séduisante n'est pas une faute ». Il s'agissait de lutter contre le harcèlement sexuel au

5. Monique SELIM, Wenjing GUO, « Croquer les pieds de porc salé », *Multitudes*, n° 50, 2012, p. 119-122.

travail. En effet le pied de porc salé renvoie à la main de l'homme qui tente de toucher une femme. L'expression est tirée d'une légende de la dynastie Tang selon laquelle la femme de l'empereur eut des relations sexuelles incestueuses avec son fils adoptif, de 20 ans plus jeune qu'elle. Elle dut cacher les traces de ses baisers intenses sur son cou et ses seins. Le fils adoptif fut désigné comme le « cochon dragon » – tête de dragon, corps de cochon – et le pied de porc salé cible donc l'homme obsédé sexuel.

La promotion du mariage lesbien, la reconnaissance du travail domestique au moment de la fête des mères, la dénonciation des violences faites aux femmes, etc., toutes les thématiques globalisées qui appellent à l'égalité de genre et à la diversité sexuelle sont reprises mais mises en œuvre avec des caractères plus ou moins singuliers, souvent puisés dans la culture cantonaise. Les métaphores culinaires et alimentaires y abondent : des jeunes filles avec des pastèques coupées entre leurs jambes écartées s'exhibent pour signifier « mon vagin n'est pas une invitation » ! D'autres avec des patates douces dénoncent l'injustice dans les examens pour les filles, prônant « mieux vaut vendre des patates douces que passer le bac ». Les poissons salés étendus sur un fil qui indiquent le fait de ne plus réagir, d'être mort, sont utilisés pour avancer « deviens une *bitch* » (prostituée). En robes blanches, tachées de sang, un groupe de jeunes filles dénonce l'obligation de virginité au mariage. Au moment où la lutte étatique contre la pornographie bat son plein, des filles s'embrassent dans un lieu public avec un panneau : « Est-ce de la pornographie ? » Se raser les cheveux a été aussi approprié pour des causes aussi différentes que la discrimination universitaire des femmes ou la reconnaissance du taux exorbitant des soins pour les enfants atteints de cancer. Financée par Oxfam, une version entièrement chinoise des *Monologues du vagin* a d'autre part été montée et filmée à Canton pour la seconde fois avec le concours de professeures d'université, pour le plus grand bonheur de tous. Les *Monologues du vagin* ont entraîné les jeunes militantes dans les villages autour de Canton et Zhuhai, où elles ont donné des cours d'éducation sexuelle aux enfants et recueilli auprès des femmes leurs témoignages. Ces matériaux ont permis de monter des scènes spécifiques qui ont été ensuite montrées aux villageois. En revanche, l'expérience de la

création d'une marque de tee-shirt avec des slogans évoquant la professeure Ai Xiao Ming en *femen*, un ciseau devant les seins tourna mal : les tee-shirts furent confisqués par la police et une jeune activiste arrêtée.

Des cours universitaires mobilisateurs

C'est en effet dans le bassin des universités que se retrouvent les jeunes lesbiennes actives, dans des cours réputés dans tout le milieu de la société civile locale qui les fréquente assidûment, aux côtés d'étudiants régulièrement inscrits. Le plus connu de ces cours est animé par une jeune femme d'origine taïwanaise, qui met fin en 2014 à une période de dix ans d'enseignement à Canton. Ce cours se tient dans un amphithéâtre de la plus cotée des universités cantonaises, qui est aussi la plus ouverte aux contestations sociales. Dans une ambiance festive, où le niveau sonore de la musique est très élevé, l'enseignante, théâtrale et rayonnante dans des vêtements qui s'inspirent avec élégance des tenues traditionnelles chinoises – corsage pourpre croisé et noué sur le côté et ample pantalon noir – orchestre, à l'instar d'une actrice professionnelle, une assemblée de près de 200 jeunes, bruyants, agités, buvant, mangeant, téléphonant, prenant des photos. Ce jour-là, le cours démarre avec la projection sur un immense écran d'un film didactique, réalisé par la Fondation Ford, qui renverse les termes homosexuel et hétérosexuel en plaçant la norme dans l'homosexualité. Puis suit un second film sur l'amour et le sida. Les jeunes sont invités par quelques assistantes, entourant l'enseignante, à manifester avec force leur enthousiasme, leur désapprobation aux moments clefs de ces films. La discussion est ensuite ouverte et les prises de parole se succèdent dans une atmosphère qui tient plus du meeting politique que de la leçon académique : on hurle qu'il faut « changer la société », « *be gay, be fabulous* », on déploie des drapeaux arc-en-ciel et on dénonce les derniers coups de répression qui ont frappé des groupes homosexuels. Il est ensuite proposé à tous d'écrire un message sur un petit bout de papier qui sera ensuite lu par un autre participant. Des centaines de papiers de couleur sont jetées dans l'amphithéâtre, rapidement remplis et découverts ; tandis que quelques leaders filment et photographient, la lecture avec haut-

parleur commence : « Le tofu (métaphore homosexuelle) est meilleur que la viande (métaphore hétérosexuelle), « l'éjaculation précoce n'est pas de ma faute » ; un garçon dénonce sa mère qui veut le forcer à avoir un enfant, un autre avoue son amour à une jeune fille en tee-shirt vert ; « Tu me plais » est-il écrit à l'adresse de l'enseignante ; « Je discrimine tout ce qui n'est pas la théorie du genre », etc. On rit et on crie beaucoup à chaque énoncé, on applaudit encore plus dans cette ode unanimiste à LGBT qui met en scène un immense dévouement collectif, sans recul ni interrogation possible. Le cours se poursuit avec 17 questions posées à l'assemblée comme des tests : qu'est-ce que la « sortie du placard ? », le symbole LGBT, quels sont les noms des trois personnages célèbres ayant fait leur *coming out*, quelle est la date de la journée anti-homophobie, l'année de la décriminalisation de l'homosexualité et de sa dépathologisation, de la journée de lutte contre les violences faites aux hommes ? etc. L'enseignante invite à répéter en chœur avec force les réponses et l'assemblée hausse encore d'un ton ses acclamations, comme lors d'un « mouvement de masse » déclenché par le Parti. Une session de parole libre vient introduire un intermède guère plus calme : un jeune homme amoureux d'un autre, va l'embrasser sur la bouche au plus grand plaisir de tous, un autre rappelle que l'homosexualité concerne tout le monde car les enfants de chacun peuvent devenir homosexuels, et l'enseignante ajoute : filles ! Une fille se dit bisexuelle, etc. Le cours touche à sa fin : un grand drapeau arc-en-ciel est déplié et chacun va y mettre son empreinte après avoir trempé sa main dans des pots de couleur. Une partie des jeunes, avec leur enseignante, va se retrouver dans un café proche pour mettre au point la manifestation interdite du 17 mai 2014, journée anti-homophobe. D'aucuns disent ne pas redouter d'être arrêtés par la police. *In fine* c'est sur la pelouse de l'université qu'un immense drapeau arc-en-ciel sera déplié, sans intervention policière.

Dans la même université, mais plus confidentiel, apparaît le cours de Aiguo, enseignante de travail social : il est connu sous le terme raccourci « masturbation » du projet que la fondation Ford lui finance. Pétillante, malicieuse et toujours vêtue avec une grande élégance d'inspiration plus européenne que chinoise, Aiguo s'affranchit de plus en plus dans les dernières années des modèles

locaux de la femme vertueuse. Divorcée après vingt ans de mariage, sans enfant, elle a fait venir à son domicile ses parents et s'apprête à partir un an aux USA grâce à une bourse de recherche. C'est sans timidité ni gêne que la jeune femme avoue avec humour rechercher à 40 ans des aventures sexuelles qui ne bouleverseraient pas son cadre de vie professionnel. Cette quête de plaisir auprès d'hommes « libres » lui paraît plus aisée hors de Chine où ses partenaires sexuels potentiels sont tous mariés et susceptibles de l'entraîner dans des imbroglios pénibles. Aiguo voyage donc beaucoup, accumulant conférences, colloques, etc. Les termes du projet « masturbation » qu'elle dirige méritent qu'on s'y arrête quelques instants. Il s'agit tout d'abord d'animer un cours avec des documents vidéo sur la sexualité et le travail social et de publier un ouvrage sur ce thème. Le deuxième objectif, rempli selon le rapport que Aiguo nous a remis, consiste à diffuser dans la société et par tous les moyens disponibles (média, TV, radio, sites web, journaux, groupes de parole, etc.) un discours sur la pratique de la masturbation. Aiguo revendique 19 971 fans de son site « groupe de recherche sur la masturbation » et en 2013 plus de 10 millions de clics sur des clips vidéo familiarisant avec la masturbation. L'étudiante de travail social qui gère ce site, fille unique d'un couple professionnellement instable, auparavant portée sur les films sadomasochistes, a trouvé avec ce projet, sa vocation de recherche sur des univers sexuels polyvalents. Partie avec une camarade deux mois en Inde voyager et faire du volontariat dans le centre de mère Teresa, la jeune fille est avide de connaissances et d'action. L'arrivée de Aiguo dans le département de travail social – créé en 2005 – et le développement de ses activités et enseignements focalisés sur la sexualité a introduit un bouleversement symbolique dans un contexte orienté sur deux axes : d'un côté, tous ceux qu'on appelle « faibles » en Chine, soit les handicapés mentaux et physiques, les personnes âgées, les malades, les « pauvres », etc., qui sont l'objet d'ONG spécialisées ; de l'autre, le développement rural dans des régions reculées et souvent habitées par des minorités ethnoculturelles, du sein desquelles les paysans migrent en ville et laissent femmes, parents et enfants dans un grand dénuement moral et matériel. C'est dans ce second champ qu'opère le directeur du département souvent

parti dans des villages de montagne qu'il affectionne particulièrement depuis des années. Le contraste est donc grand entre cet homme à la forte stature et à l'abord franc, intellectuel critique appartenant à une génération qui a connu le maoïsme et dont les parents étaient partis « développer les campagnes », et la gracieuse et raffinée Aiguo.

Le cours d'Aiguo, dans une salle de classe ordinaire comme d'autres de ce type, accueille des professeures étrangères féministes de passage ou de jeunes activistes, propagandistes émérites, très professionnelles, salariées ou non de l'ONG Kappa déjà citée, mais formées dans ce cadre. Ces dernières arrivent avec leurs documents vidéos qu'elles projettent à la trentaine d'étudiants, avec de vigoureux commentaires, destinés à réveiller les consciences. Le segment idéologique majeur qui sous-tend les démonstrations vise à convaincre qu'on peut introduire des changements dans la société, participer à sa mutation politique par des actions petites ou grandes qui sont donc montrées et expliquées. Devenir des « féministes terroristes » ou « des faiseuses de trouble », telle est la voie indiquée. Aiguo anime ensuite le débat où de jeunes garçons et filles tentent de comprendre les messages. Ainsi, ce jour-là, l'un d'entre eux demande à l'intervenante pourquoi elle s'est coupé les cheveux. Celle-ci lui répond fort pédagogiquement : « Car ma famille voulait que je les garde longs pour trouver un mari ; mais les cheveux, c'est politique, je les ai coupés et teints en rouge pour me porter chance ! »

Citons un troisième cours, dans une autre université, animé par un jeune linguiste gay, qui s'attache à analyser les usages linguistiques sexués et entend « élever la conscience de genre », « promouvoir une culture de genre », installer un « environnement favorable au genre ». Le matériau linguistique est en cantonais, stigmatisant par exemple « les champignons noirs » (*hei muer*), soit les femmes laides qui portent des collants noirs pour cacher leurs jambes, ou les « salopes de thé vert » (*lu cha biao*) qui prétendent être pures !

Dans le contexte chinois, où la figure de l'enseignant d'université est à la fois très prestigieuse et celle d'un parent bienveillant, proche, auquel l'étudiant peut se confier, ces cours

revêtent un caractère spécifique : ils constituent un appareil d'influence légitimé par leur déroulement dans une enceinte universitaire, et un mode politique de contestation des ordonnancements sociaux, à résonances multiples. Y assistent des représentants des renseignements du ministère de l'Intérieur, accumulant des « preuves » contre les enseignants, sans oublier que des remaniements à la tête des départements universitaires ont promu dans les dernières années à des postes clefs des correspondants directs du ministère. Soulignons donc que les enseignants qui s'engagent dans cette voie du « genre », connaissent les dangers qu'ils encourent et tentent de les limiter tout en maintenant la ligne de leur enseignement. Leur attitude face aux financements étrangers qu'ils obtiennent est de surcroît pragmatique, séparant bien l'intention des donateurs qui *in fine* leur importe peu, et leur idéal d'une autre société plus libre. Pour tous, Ai Xiao Ming, ancienne professeure du département de chinois qui introduisit les *gender studies* à l'université Sun Yat Sen, est une référence majeure. Pionnière, réalisant depuis plus de dix ans des documentaires sur des sujets d'actualité brûlants qui accusent le gouvernement de corruption et de violence, ayant signé la charte 2008 et reçu le prix Simone de Beauvoir, cette ancienne garde rouge et membre du Parti est désormais rentrée dans la dissidence et a quitté l'université.

Des rencontres dans des bars

Outre les cours universitaires auxquelles elles participent, les jeunes activistes animent des « cafés » dans des bars au sein des universités ou dans leur proximité. Ces rencontres, qui durent de 3 à 4 heures, associent de véritables *shows* où s'exhibent individus ou couples mettant en scène leur lesbianité et des prises de parole plus ouvertes destinées à faire participer l'assemblée. Ainsi une étudiante de Sun Yat Sen, qui est en voie de s'inscrire à l'université de Hong Kong sur le thème du « mariage coopératif », coordonne lors d'une soirée de mai 2014, un « salon » dans le grand parc de l'École de médecine. Aiguo, enseignante de travail social, l'a accompagnée en voiture, vêtue d'une robe rose fuchsia, de bas de résilles noirs et ballerines aux pieds. Rappelons que le « mariage coopératif » (*xinghun*) désigne l'union officielle d'un

gay et d'une lesbienne, destiné à satisfaire les convenances sociales et les désirs des parents. Des sites web spécifiques de rencontres en vue de *xinghun* existent. Appelons Xiaobei cette jeune fille volontaire, fille unique d'un médecin et d'une infirmière, qui se revendique bisexuelle et à qui l'ONG Kappa a proposé un emploi de recherche à plein temps. Xiaobei s'est engagée à réaliser sept événements « genre » dans l'École de médecine, sur une semaine, à l'occasion d'une fête des livres, stratégie qui vise à détourner l'attention de la police mais qui implique un remarquable déploiement d'énergie. Xiaobei parle tout d'abord d'elle-même, avec beaucoup de maîtrise, le micro à la main dans la pénombre du café où sont proposés des cocktails divers. Elle expose son attirance pour la « diversité sexuelle », comment les B (bisexuels) sont ignorés, exclus dans LGBT, comme si la lettre était une simple décoration. S'opposant à la dichotomie homme/femme, lesbienne/gay, elle exalte une sexualité et une identité flottantes. Elle énonce que le désir hétérosexuel pousse à l'obéissance, que l'attirance homosexuelle privilégie la personne puis évoque ses propres expériences sexuelles : son indifférence après une pénétration, et ce d'autant plus que les hommes chinois ne connaîtraient pas la localisation du clitoris, son premier orgasme avec une femme, pourquoi les relations sadomasochistes provoquent l'orgasme, etc. Le débat s'amorce tandis que la jeune organisatrice du « café » distribue des brochures financées par Oxfam qui promeuvent la « diversité sexuelle » et la « pansexualité », expliquant que le 23 septembre en est le jour de célébration avec un drapeau rose, bleu et violet.

La brochure développe des questions sous forme de test : comment savoir si l'on est Bi, comment respecter son identité Bi, plus minoritaire que celle des homosexuels, quels sont les comportements sexuels des Bi, peuvent-ils être en même temps un homme et une femme, peuvent-ils se marier avec des hétérosexuels, comment peuvent-ils « sortir du placard », etc. Les uns et les autres sirotent leur boisson, parcourent la brochure et regardent, fascinés, Xiaobei, qui répond à tous et à tout avec la même assurance, dans une performance parfaite.

Dans un autre décor, au bout d'une petite rue, une semaine plus tard, se tient une autre rencontre dans un minuscule café au décor

recherché. Après un tour de table où la vingtaine de garçons et de filles se présente brièvement, une étudiante de master à Hong Kong sous la direction d'une célèbre professeure, commence sa prestation : elle se définit comme masculine, s'étant sentie un homme qui est attiré par les filles « depuis la crèche ». Elle avoue avoir essayé d'être hétérosexuelle mais en vain. Elle raconte un premier échec amoureux avec une fille puis son investissement dans des groupes de lesbiennes sur lesquels nous reviendrons plus loin. Elle conclut qu'elle s'est construit une identité complète d'homme et que « ce n'est pas une maladie ». Une jeune fille à l'allure opposée à la précédente, en petite robe très courte, cheveux longs, et chaussures à hauts talons prend la relève : elle aimait les « beaux garçons » mais ces derniers ne la considéraient pas comme une fille, ne se sentaient pas « aidés » par elle. Elle s'est donc tournée vers les filles, jouant dans les couples successifs qu'elle a formés le rôle de P⁶ (femme). Sa compagne, présente à ses côtés et désignée comme T (homme), lui a interdit de porter des chaussures à talons hauts, de se maquiller. Mais elle prend soin d'elle, l'invite au Macdonald, dit-elle. La compagne rétorque qu'elle s'est séparée de sa première copine tant elle était épuisée d'être un homme, qu'elle se sent de fait une fille et que sa partenaire actuelle qui a parlé précédemment lui demande pourquoi elle s'habille comme un homme. Ce jeune couple lesbien plein d'humour, que le lecteur découvrira plus tard, a monté cette petite comédie – qui fait pouffer de rire l'assistance – dans le but didactique de déconstruire les rôles sexués, de montrer leur ineptie et d'agir en vue d'une égalité des individus. Une dizaine d'actrices vont ainsi se succéder, toutes se voulant plus persuasives les unes que les autres, offrant des variations multiples à cette thématique centrale. Dans une architecture idéologique unique, la production de récits intimes variés portés par des individus forçant le trait de manière caricaturale sur leur profil est censée entraîner l'adhésion, au-delà du caractère déroutant pour l'observateur extérieur, de ces saynètes qui s'enchaînent.

6. Pour les lesbiennes, H veut dire ni homme ni femme ; T : homme ; P : femme ; pour les gays : O sodomisé ; et I, sodomisant, constituent les abréviations utilisées.

Ces rencontres dans des bars, qui pourraient être rapprochées du modèle des alcooliques anonymes, constituent un ressourcement permanent pour nos jeunes interlocutrices qui, tantôt les organisent, tantôt y jouent leur personnage, tantôt s'y retrouvent dans l'assistance qu'elles dynamisent tout en nourrissant leur enthousiasme. Des livres y circulent comme l'ouvrage en chinois financé par la Fondation Ford sur la population chinoise homosexuelle ⁷ ainsi que de magnifiques revues devant rester pourtant confidentielles telles *Les+* et *GS* (gay spot). Publiée sur papier glacé avec de très belles photos, *Les+* a une tonalité culturelle et intellectuelle, citant artistes, écrivaines et philosophes occidentales, cheffes d'entreprise, DRH, cadres supérieures, etc., toutes lesbiennes qui ont réussi leur carrière et leur vie amoureuse et se donnent à voir comme des modèles à suivre. Des événements politiques, des actes de répression, des opérations exceptionnelles de transformation sexuelle, de nouvelles lois autorisant le mariage pour tous, tous cas pris, dans le monde entier sont donnés à l'appui d'une globalisation des problématiques homosexuelles, sortant la Chine de son isolement et de son retard. Vidéos, karaoké, théâtre, écriture, toutes les productions de lesbiennes sont proposées comme des exemples d'une création exceptionnelle. Sont aussi faites des publicités de bandeaux pour aplatir les seins, très prisés par nos jeunes interlocutrices qui souvent se tiennent le dos un peu voûté pour faire encore plus disparaître cet attribut de la morphologie féminine. *Gay spot*, magazine des homosexuels masculins, est plus axé sur une image de virilité triomphante, musclée, agressive, ostensible dans les photos d'hommes nus au regard d'acier, se cachant le sexe avec un drap. Des articles sur les différents types de mariage gay s'y trouvent : mariage « blanc » avec couple de lesbiennes (*lala*), mariage « traditionnel » chinois sans officialisation, mariage à l'étranger mais très onéreux. Des informations sont données sur les organisations gays en Chine et « une voie chinoise des mouvements homosexuels » est avancée, dans un esprit de sinisation typique de la voie chinoise du socialisme initiée par Mao. Est exposée la liaison avec une partie des mouvements pro-démocratie, puisque « les droits des

7. Édité par le Beijing Gender Health Education Institute en 2008.

homosexuels sont des droits de l'homme ». Néanmoins un appel à la prudence est recommandé contre « les radicaux » qui affrontent le gouvernement sur un mode politique inspiré de l'Occident, et contre les « conservateurs » pessimistes et passifs. L'affirmation que la Chine est « différente » et qu'il faut ménager l'État-parti pour l'avenir marque un contraste frappant avec les jeunes lesbiennes activistes promptes à faire de leur combat singulier une lutte politique générale. Des publicités pour les parfums, des conseils de socialisation dans le milieu gay, des ouvrages sur le sida, ses risques mortels et son dépistage gratuit se remarquent au fil des pages. Ces deux revues, *Les+* et *GS*, ne sont pas en vente libre, elles sont données et envoyées sous d'épais cartons afin de dissimuler leur contenu, pouvant faire l'objet d'une accusation de pornographie, en particulier depuis que le gouvernement traque officiellement ces contenus supposés subversifs.

Des agencements collectifs fluctuants

Le tableau dressé des outils et des modes de mobilisation et d'enrôlement des jeunes lesbiennes cantonaises, subventionnées dans leur radicalisation politique, permet désormais au lecteur de saisir la singularité du topos chinois ; « Il faut agir, nous ne voulons lâcher aucune occasion, nous sommes souvent fatiguées mais nous créons l'histoire » dit ainsi avec éloquence l'une d'entre elles, ajoutant « Les radicales rendent le monde meilleur ». En même temps de nombreux points communs avec les mouvements lesbiens dans le monde entier viennent à l'esprit. En effet si les modules idéologiques LGBT livrés à nos interlocutrices sont identiques partout, leur résonance et leur perception, leur adaptation et leur transformation opérées par les actrices en font un produit original, répondant à la configuration d'un État-parti monopoliste tirant sa force de sa croissance capitaliste et s'appuyant sur une domination masculine consubstantielle. Ce contexte particulier intervient sans aucun doute dans la fluidité et la précarité des petits groupes observés : si on peut en effet formellement en compter une dizaine à Canton, les mêmes jeunes filles se retrouvent dans les uns ou les autres, et des groupes identifiés par leur nom naissent et disparaissent rapidement. Doublons et coquilles vides fleurissent, certains empruntent –

encore ! – au vocabulaire culinaire, d'autres suggèrent un entre-soi féminin attirant. D'aucuns affichent des évocations sexuelles extrêmes dont le retournement de la négativité intrinsèque constitue l'accrochage. Sur leurs cartes de visite nos interlocutrices alignent souvent plusieurs organisations dont certaines évaporées. Une organisation financée par le Global Fund for Women, la Chinese lala alliance est cependant stable et consiste en un réseau de tous ces petits groupes qui émergent un peu partout en Chine et dont le nombre est difficilement chiffrable. La population étudiante et jeune potentiellement à conquérir est immense, d'où « l'agitation » systématique dans les universités, mais les activistes, prêtes à investir leur vie et leur énergie dans cette mission politique, sont peu nombreuses, non seulement à Canton, mais aussi dans les autres grandes métropoles chinoises. D'une ville à l'autre, elles se connaissent, se parlent fréquemment, se coordonnent, se transmettent leurs inventions et leurs hauts faits, se font leur réputation mutuelle de leaders héroïques. *In fine*, ce sont les organisations qui les financent, qui ont un rôle majeur dans leur dynamique et leur survie. Ces organisations, qui paient des salaires et recrutent des bénévoles, structurent ce microchamp social, bouillonnant et extrêmement inventif, porteur d'un message d'émancipation féminine d'autant plus séduisant qu'il s'inscrit dans une société hypernormative. La puissance des normes de toute nature en Chine s'arrime à la coercition de l'État-parti et à sa tradition de mouvements de masse meurtriers pour tous, et surtout les individus qui ne s'y fondaient pas activement. Comme nous l'avons déjà souligné, des traces de ces atmosphères exaltantes par leur caractère fusionnel et sidérant s'observent dans les assemblées LGBT.

Questions de méthode

Il est temps maintenant de découvrir dans leur idiosyncrasie les jeunes militantes et leurs recrues. Le fait que celles-ci s'essayent à reconstruire leur histoire pour convaincre que leur lesbianité s'enracine dans une identité originelle a constitué un premier embarras méthodologique, auquel s'est ajoutée leur habitude de discours préfabriqués, ajustés d'une part, aux modèles idéologiques qui les légitiment, d'autre part, aux extraordinaires prestations

publiques auxquelles beaucoup d'entre elles sont rompues. L'autoritarisme, la violence et les frasques du père, la faiblesse de la mère méprisée sont des vécus réinterprétés à l'aune des leçons du genre. Une immersion relative dans le microchamp social où elles se meuvent, l'observation de leurs activités ont favorisé des rencontres plus libres, sortant leur très grand désir de parole des cadres prédéterminés de justification dans lesquels elles avaient tendance à l'enfermer au départ. Appréhendée comme anthropologue, mais aussi féministe, assimilée dans leur esprit aux professeuses admirées qui soutiennent leur action, j'ai mené l'enquête avec Wenjing Guo, à l'époque jeune doctorante chinoise ayant travaillé en 2010-2011 sur une organisation homosexuelle⁸. Notre longue coopération depuis plus de dix ans voit sa concrétisation aujourd'hui dans la coédition de cet ouvrage. Notre binôme s'est révélé d'autant plus attractif qu'il montrait une collaboration de travail et une relation interpersonnelle de grande entente, inaccoutumées dans une telle dissymétrie des positions objectives : il a donc été particulièrement fructueux pour délier les logiques personnelles, enchâssées dans les agencements collectifs qui les sous-tendent, et ce d'autant plus que nous avons ensemble rencontré en 2012 certaines protagonistes de la manifestation d'occupation des w.-c. publics masculins à Canton⁹. L'offre d'expression ouverte qui était proposée a eu d'autant plus d'écho chez nos interlocutrices qu'elles disent ne « pas vouloir une vie normale », s'opposent à la pression familiale et sociale d'un mariage hétérosexuel et d'une maternité consécutive, veulent « fuir la cage » selon le terme éloquent de l'une d'entre elles. « Toutes les filles féministes deviennent lesbiennes car les lesbiennes ça libère » dit joliment une autre, signifiant ainsi l'obligatoire césure sur la jouissance sexuelle qu'impose la domination masculine en Chine. Dans ce contexte, mon âge (63 ans en 2014) qui me rapproche plus de la génération de leurs grands-parents que de leurs parents a eu, me semble-t-il, des incidences positives. En effet la « sortie du placard » se révèle pour elles le plus souvent

8. Wenjing GUO, Thèse de doctorat (2014) sous la direction de Monique Selim, *Internet à Canton, dynamiques sociales et politiques*, université de Paris 1 Sorbonne.

9. Monique SELIM, Wenjing GUO, « Croquer les pieds de porc salés », *op. cit.*

impossible avec leurs parents, qui se cachent la vérité le plus longtemps possible, y compris quand la jeune fille vient avec son amie et donne des signes ouverts de son homosexualité. Le rejet, le refus d'accepter, la fermeture des parents, parfois l'envoi chez le médecin psychiatre, les électrochocs, sont des réponses à l'acte de bravoure de tenter de s'exposer, de faire comprendre ; dominant la peur de provoquer la rupture, la crainte d'avouer, le fait de retarder le moment et de préférer rester dans le flou. Quant aux grands-parents, quand ils ne sont pas des quasi inconnus, parlant éventuellement une langue locale non transmise, les liens sont généralement très distants. Mon intérêt pour leur vie, leur histoire, leur sexualité, mon empathie manifeste, spontanée et sincère, ont gagné leur confiance et levé leurs inhibitions, transformant les entretiens en moments de détente gratifiante voire de revalorisation de l'image de soi. Le profil « anormal » de la doctorante avec laquelle cette enquête a été menée a joué un rôle décisif : Cantonaise, fille surnuméraire pour la naissance de laquelle, après celle d'un fils aîné, ses parents ont payé un lourd tribut (perte d'emploi de fonctionnaires pendant 4 ans, amende et exclusion du Parti), sur le point de soutenir en France sa thèse achevée. Son itinéraire, chargé de ce passé, mettait en complicité nos interlocutrices pour lesquelles il avait une teneur familière et évoquait une potentielle libération dans l'imaginaire. L'association de deux femmes de nationalité, de statut et d'âge différents, vivant ensemble dans le même petit appartement réservé aux professeurs étrangers, comportait beaucoup d'éléments intrigants, qui poussaient nos interlocutrices à aller plus loin dans la rencontre et donc dans la confiance.

Internet et la découverte des sites homosexuels qui autorisent le désir par sa reconnaissance publique sont le premier pas dans une aventure dont les termes politiques sont ignorés au départ, acceptés et repris ensuite dans un mouvement de révolte globale contre les parents et l'État, la société, le Parti, les institutions. Notons aussi que c'est Internet qui procure l'apprentissage des techniques sexuelles et des modes d'excitation et de jouissance : discussion en ligne et dessins simples montrent les gestes à faire, les zones érogènes, donnent des conseils d'hygiène (préservatifs pour les

doigts, le clitoris) pour éviter les maladies sexuellement transmissibles, etc.

Le poids des financements

Commençons par les jeunes activistes qui sont financées par l'ONG Kappa, très présente à Canton, non seulement sur les droits sexuels, mais aussi sur les droits des handicapés et les droits des migrants disposant ou non d'un certificat de résidence (*hukou*). Appelons Tatou cette jeune Cantonaise très déterminée, qui, en 2012, a déjà à son actif l'organisation de plusieurs manifestations, dont l'occupation des w.-c. publics des hommes et « Croquer des pieds de porcs salé » contre le harcèlement sexuel. L'idée de cette dernière action lui est venue lors d'une formation de Kappa offerte à la suite de prises de responsabilités dans une ONG de défense des homosexuels, qui rayonne dans toute la Chine et qui est dominée par les gays mais avec le directeur de laquelle elle est déjà en conflit. À cette époque, Tatou est étudiante en sociologie et veut faire une recherche sur le rapport des lesbiennes à leur mère. Venant d'une famille de petits employés sans moyens financiers, eux-mêmes fils d'ouvriers, elle donne des cours particuliers pour poursuivre ses études. Elle est aussi assistante de cette enseignante taïwanaise célèbre pour le cours universitaire LGBT, que nous avons précédemment présentée. Tatou, qui est fille unique, se dit féministe, vit alors avec un garçon issu d'une famille fortunée qui s'apprête à financer ses études aux USA. Après le départ de son compagnon, Tatou, qui a eu quelques expériences homosexuelles, se demande si elle va devenir complètement lesbienne et trouve pour l'heure que s'identifier comme queer est « chic ». Elle projette de monter sa propre ONG féministe et lesbienne et y parviendra, puisqu'en 2014 elle est l'une des leaders la plus influente du petit groupe lesbien à l'épithète culinaire qui s'est autonomisé de l'ONG de défense des homosexuels orientée vers les gays. En effet, dès mai 2012, elle a été employée à mi-temps par Kappa, puis à plein temps depuis juillet 2013, abandonnant complètement ses études après son BA. Tatou a pris beaucoup d'assurance, se déclare *professional campaigner*, est devenue anglophone et organise elle-même des formations. Coordinatrice de l'équipe genre de Canton dans Kappa, elle doit créer

quotidiennement des événements à partir de faits d'actualité transformés en causes de mobilisation. Elle effectue beaucoup d'interventions dans le cadre universitaire et dans les « cafés ». Depuis la rupture avec son ami, parti aux USA, elle a multiplié les aventures sexuelles avec des garçons et des filles, dans une polyvalence assumée, puis semble s'être relativement fixée avec un jeune homme, fils d'ouvrier, activiste dans une ONG visant une déstabilisation des syndicats officiels en milieu industriel. Le couple se veut ouvert sur d'autres relations sexuelles et parle beaucoup de l'idéal communiste.

Tatou est très consciente des objectifs politiques de Kappa, comme de ceux de l'ONG qui emploie son compagnon. En riant, elle évoque la possibilité de se voir emprisonnée dans un avenir plus ou moins proche et cite quelques leaders de la société civile chinoise, hommes et femmes qui ont eu des problèmes sérieux avec la police. À la veille du 8 mars 2015, Tatou, 3 de ses camarades à Canton et 7 autres dans d'autres villes ont de fait été arrêtées par la police et ont « disparu » pendant plus d'un mois, détenues dans un lieu resté secret comme d'usage dans ces circonstances et en accord avec la loi chinoise. Ses parents qui, il y a 2 ans, se montraient très compréhensifs à son égard, manifestent en 2014 une inquiétude croissante et la poussent au mariage, ce que Tatou exclut définitivement, comme la maternité. Voulant voyager, découvrir le monde et agir dans sa propre société, Tatou est pleine de désirs et de sa personne émane le plaisir qu'elle prend à militer mais aussi à vivre une relation amoureuse qui la satisfait et pour laquelle elle a été « critiquée » sur le web ! La jeune fille avait en effet posté une photo d'elle et de son compagnon, se retrouvant après une brève séparation et souriant de bonheur, ce qui valut à Tatou de sévères attaques de féministes connues, dans la quarantaine, lui reprochant de reproduire un modèle « hétéro-consumériste » de croire à « l'amour romantique ». Cette atmosphère accusatrice, qui n'est pas sans ressemblance avec celle des années soixante-dix dans le MLF français, traduit en outre la rupture, banale, entre les différentes générations de féministes chinoises, les plus jeunes choquant par leur goût malicieux de la provocation. Tatou, quant à elle, évacue de son horizon toutes les preuves de ressentiment de ses aînées et plaide pour un féminisme

heureux, rempli de jouissances multiples sans interdit, même si dans le contexte chinois le féminisme comporte bien des dangers.

Yuan offre un tout autre profil qui illustre la pluralité des trajectoires qui conduisent à l'activisme et à Kappa où la jeune fille est salariée à mi-temps. Fille d'un entrepreneur du bois et d'une mère sans travail rémunéré, petite-fille du côté maternel d'un couple éduqué et, du côté paternel, de paysans, Yuan a été élevée dans l'aisance matérielle. Ses parents ont eu le fils tant convoité, 16 ans après sa naissance, lorsque son père a quitté son emploi étatique et après d'énormes efforts – recours à des médecins, aux faveurs du Bouddha et puis à l'échographie, pour être certains qu'il s'agissait bien d'un garçon et non d'une fille à éliminer automatiquement... La mère avait alors 42 ans et le fils chéri a valu une forte amende à ses procréateurs. Yuan, qui par ailleurs adore son petit frère, se définit comme *funu*, c'est-à-dire attirée par le *boys love*, l'amour homosexuel entre hommes qui alimente sites web, films, littérature¹⁰. Signalons ici que Yuan, dans son désir d'être *funu* (littéralement femme pourrie), n'est pas exceptionnelle et que ce tropisme se retrouve chez plusieurs de nos interlocutrices.

Auparavant Yuan s'était, très jeune, sentie portée vers une sexualité extrême, cherchant des films pornographiques réalisés par et pour des filles et lisait beaucoup de romans érotiques. C'est finalement le *boys love*, dans lequel les héros sont forts, intelligents, réussissent une carrière de pouvoir, qui l'amènera à la grande organisation de défense des homosexuels gays et à la même formation que Tatou, puis au féminisme. Elle se prépare à devenir avocate et entend mettre ses compétences juridiques au service de l'ONG Kappa et de la défense des droits des femmes. Néanmoins Yuan avoue souffrir de l'intensification du travail dans Kappa, du caractère répétitif de ses tâches, et de la dureté des relations interpersonnelles entre employées :

Avec mes collègues on est très proches, mais on se querelle sur le travail, car on a beaucoup de pression et ce sont des féministes fortes, ambitieuses, agressives. J'ai beaucoup appris d'elles, à me battre et c'est bien, mais c'est aussi difficile et les campagnes d'*advocacy* que nous menons depuis un an, c'est toujours pareil, on appelle les médias... Avant

10. Jing FENG, *Romancing the internet, producing and consuming Chinese web romance*, Brill, Leiden, Boston, 2013.

j'étais celle qu'on forme, maintenant je suis formatrice et il y a 4 personnes que j'ai formées en 2 mois ! C'est épuisant, trop intense ; beaucoup de filles deviennent féministes mais à la longue c'est ennuyeux et tout est à flux tendus, on n'a jamais le temps de penser.

Yuan regrette aussi le caractère rigide et fixe des modules de Kappa (violence domestique, discrimination aux examens, à l'embauche, etc.) et que rien de spécifique ne soit fait pour les lesbiennes dans l'ONG. Depuis peu, et après quelques aventures amoureuses avec d'autres filles et des ruptures blessantes, Yuan a retrouvé son premier amour, Baozhai qui, elle aussi a réussi à obtenir un emploi à Kappa. Pour Baozhai, dont le cursus scolaire est très faible et qui travaillait auparavant comme secrétaire sous-payée dans une entreprise, cet emploi convoité se range dans la catégorie de bien-être public (*gong yi*) – c'est-à-dire pour les ONG et la société civile – et revêt une dimension d'ascension sociale gratifiante. Troisième fille « échangée » contre un garçon par ses parents biologiques, Baozhai a été élevée par une femme d'origine paysanne qui, divorcée, survit grâce aux ménages qu'elle fait et à la petite aide financière de Baozhai, prise sur son maigre salaire. S'identifiant comme lesbienne queer, la jeune fille a complètement changé d'allure en 2013, après des années de honte et de culpabilité pour ses désirs homosexuels : elle s'habille, dit-elle, « comme un garçon », s'est coupé les cheveux en brosse, porte gilet et chemise et est parvenue à invisibiliser ses seins. Kappa et le petit groupe lesbien d'activistes qu'elles ont formé avec Tatou, Yuan et quelques autres, constitue pour Baozhai – sous-diplômée – une légitimation globale, à la fois sociale, psychique, affective et sexuelle. Dans ce cheminement, Tatou a joué un rôle important, parlant longuement avec Baozhai et lui expliquant qu'elle n'était pas « anormale » et qu'elle pouvait vivre sa sexualité au grand jour, de surcroît en lui donnant un sens politique.

Tatou, Yuan et Baozhai éclairent un fragment de la densité troublante des relations entre nos interlocutrices qui se retrouvent dans le même champ hiérarchique de travail, qui est aussi peuplé de flux amoureux, de figures référentielles (comme Tatou), d'inégalités sociales et personnelles, l'ensemble façonnant plusieurs unités successives de mobilisation politique. Dans tous les parcours s'inscrit en effet une rencontre décisive avec une jeune

filles déjà intégrées dans le champ auquel aspire entrer l'actrice et qui fournit là l'autorisation symbolique d'y être acceptée. Pour Tatou et Yuan, il s'agit d'une employée de Kappa à Pékin qui a animé les formations auxquelles elles ont participé. Cette jeune fille, âgée de 25 ans, anglophone, aux cheveux rasés, issue d'une famille de paysans devenus ouvriers d'usine, est dans une cellule de construction des modules au sein de Kappa et développe une vision stratégique à long terme du mouvement lesbien qu'elle promeut. Elle a été aussi emprisonnée en mars 2015.

Des groupes précaires

Éloignons-nous progressivement de Kappa, dont le lecteur a perçu le poids décisif de structuration, pour approcher les membres d'un autre petit groupe d'activistes en relations étroites avec les précédentes. Appelons Meï cette jeune fille aux cheveux roses, au maquillage soigné, aux vêtements toujours très recherchés, mousselines transparentes de soie, dentelles et ornements divers, qui s'est donné un nom sexuellement évocateur et appose sur sa carte de visite un nombre impressionnant d'organisations *lala* où elle possède des titres de responsabilité. Sur son ordinateur des autocollants s'entrecroisent : *Fuck the gouvernement, art can change the world, human rights...* Un autre, *Sigma rainbow village* est un sigle qu'elle a imaginé et pour le projet duquel elle a été financée à hauteur de 1 000 US \$ par une organisation pékinoise montant des formations auxquelles elle a participé. Ce sigle est destiné à être proposé aux bars, aux restaurants, aux magasins qui l'afficheront pour signifier leur bon accueil aux homosexuels. Meï est active dans quasiment tous les groupes lesbiens à Canton, passés et présents, se veut *trouble maker*, et ne jouit pas d'une excellente réputation, estimée arriviste et trop visible partout. Il est vrai que cette fille unique d'un médecin militaire et d'une secrétaire d'un cadre du Parti, originaire de Xian, où elle a suivi des études de design de mode, attire beaucoup l'attention. Elle a d'ailleurs fait l'objet d'un court article d'un journal français où elle apparaissait comme « La blogueuse qui fait trembler Canton ». Sans emploi fixe, retirant des revenus de différents projets, naviguant d'une formation à une autre, multipliant séjours à l'étranger et colloques, Meï dispose de capacités d'analyse et de

réflexion supérieures à celles de la majorité des jeunes militantes. Sa posture un tant soit peu surplombante, associée à un charme cultivé avec application, en fait un personnage qui détonne dans le champ de mobilisation observé. Les rivalités y éclosent sur le fond d'un dynamisme partagé mais innervé de concurrences pour l'emploi et l'image de soi. La présence de couples qui se font et se défont aiguise les tensions tout en nourrissant une atmosphère émotionnelle où les clivages de classe réapparaissent, comme l'illustrent Fang et Hong.

Fang et Hong entretiennent une relation amoureuse depuis six mois ; elles se sont produites une fois dans un café où par leurs profils caricaturant les rôles masculins et féminins, comme nous l'avons précédemment décrit, elles entendaient faciliter leur déconstruction. Fang appartient au même groupe que Meï, chargée de ses relations publiques. Fille unique, elle a été élevée par sa grand-mère à Canton, ses parents vivant et travaillant à Hong Kong où son père était employé dans une entreprise de décoration intérieure. Sur l'avis de ses parents, elle étudie à l'École normale supérieure le management, sans conviction ni intérêt. Elle souhaite abandonner ses études et entrer sur le marché du travail, mais ne recherche pas d'emploi dans une ONG genre, jugeant les salaires trop bas. Fang a eu plusieurs « amours » avant Hong et en a retiré quelques leçons de classement social essentielles à ses yeux pour former un couple stable, durable. Comme elle l'énonce avec sérieux : « L'amour ne suffit pas, il faut l'éducation et le travail, la classe sociale est très importante pour les lesbiennes. » Elle en prend comme preuve la mésentente de Hong avec son ex-amie, fille de paysans d'un « village arriéré », avec comme seul diplôme celui d'une école professionnelle, employée inférieure avec un salaire très bas, « paresseuse » jeune fille qu'elle avait rencontrée dans une soirée collective où cette dernière serait restée à part, « forcément » conclut Fang, « nous étions toutes éduquées, venant des meilleures universités, et nous pouvions discuter entre nous ». Fang estime que Hong et elle-même sont issues de la même classe moyenne, ce qui est déjà à ses yeux une bonne base pour leur entente. Hong, qui a quelques années de plus qu'elle, qui est aussi fille unique et dont le père est contremaître sur des chantiers — a été élevée dans un esprit d'indépendance. Elle travaille dans le

service clientèle d'une entreprise de téléphones portables avec un salaire relativement élevé. Lors de toutes nos rencontres, ce jeune couple, comme d'autres avec lesquels je me suis entretenue, met en scène son union de façon ostentatoire : regards réciproques langoureux, rires partagés, gestes mutuels, main sur le genou de la compagne, attention et contrôle de sa parole, connivence et surenchère de ses dires. Dans cette exacerbation d'un spectacle destiné à l'autre, se joue comme une sorte d'épreuve de la partenaire dans un regard étranger. Ce moment théâtral vient consacrer le lien entre les jeunes filles qui exposent leur projet d'avenir. Elles ont d'abord pensé à un chien puis imaginent un enfant avec une foule de scénarios. Fang, plus grande, plus belle et plus jeune, le porterait. Ce serait un garçon pour éviter un foyer de trois filles et il serait conçu par fécondation artificielle ou avec un rapport sexuel direct avec un homme proche. Fang et Hong ont aussi pensé à des solutions hors de Chine et se sont renseignées auprès d'un centre en Espagne, mais le coût est élevé (6 000 euros) et il est interdit à leur connaissance d'utiliser un sperme européen pour inséminer des femmes asiatiques. Présentement elles cherchent un homme grand, propre, extravagant, pour fabriquer un enfant « heureux » qu'elles pensent pouvoir élever sans problème d'argent. L'idéal serait à leur avis que l'ovule de Hong fécondé par cet homme soit transplanté dans l'utérus de Fang qui fonctionnerait comme « mère porteuse ». Le jeune couple est très dubitatif sur le petit groupe auquel il participe, percevant une fragilité de plus en plus grande à la suite des départs de quelques membres. Ce recentrement sur la cellule intime qu'il forme est symptomatique d'une des lignes de fuite qu'engendrent les agencements collectifs dans lesquels se meuvent nos jeunes interlocutrices.

Dans cette perspective, présentons aux lecteurs Shan et Ting. Shan, fille d'instituteur, dotée d'un frère cadet, a étudié l'anglais d'affaires à l'université, a suivi beaucoup de formations LGBT, est partie deux mois aux USA dans un séjour financé par le centre de Los Angeles en rapport avec une organisation pékinoise et a été embauchée en 2012 à son retour, dans une organisation de défense des homosexuels focalisée sur les gays, en pleine mutation : fondée par la mère d'un garçon homosexuel, membre du Parti et issue d'une lignée de dignitaires, cette organisation a été reprise par un

homme formé aux USA, après la démission forcée de son initiatrice. Toute nouvelle dans son emploi, Shan est alors très investie dans des tâches de planification des activités et de création de groupes spécifiquement lesbiens dans cette organisation dominée par les hommes. En 2014, elle a quitté cette ONG et est employée comme assistante manager dans une entreprise de détection des contrefaçons pour un salaire identique au précédent. Elle finance les études de son petit frère et ne voit plus comment repartir à l'étranger, découragée par la compétition pour les bourses. Elle entretient depuis plus de trois ans une relation amoureuse avec Ting et toutes les deux portent une alliance. Cette dernière est présidente du petit groupe lesbien où Meï et Hong sont investies. Ting est d'origine Zhuang, minorité du Guanxi, sans en parler la langue car élevée à Shenzhen où ses parents ont migré pour vendre des médicaments de façon plus ou moins informelle. Ting a aussi un petit frère dont elle doit soutenir financièrement les études et après des études d'art numérique, elle travaille dans une entreprise de téléphones mobiles sur des logiciels, emploi qu'elle apprécie et qui lui procure un confortable salaire. Ting souligne à quel point son groupe est devenu fragile et voit mal comment le redynamiser, elle-même s'appêtant à se mettre en retrait ; toutes les deux revoient à la baisse leurs désirs antérieurs et concluent que leur période d'activisme est terminée. Rattrapées en quelque sorte par leur origine de classe, elles se perçoivent comme sans *guanxi* (relations), sans argent et condamnées à rester en Chine très démunies, et ce d'autant plus que leurs familles leur réclament des contributions mensuelles. Toutes deux aussi se disent fatiguées des réunions, de plus en plus inquiètes pour leur sécurité et moins prêtes à prendre des risques. Complices, en harmonie, elles se replient sur leur couple, attendant, disent-elles, l'effondrement du parti communiste qui seul pourrait faire bouger la société – qu'elles qualifient de féodale et fermée – et laisser les homosexuels et les transsexuels vivre librement et de façon épanouie.

Quant au petit groupe d'activistes qui comprend Meï, Hong et Shan, les difficultés s'accroissent. Une jeune étudiante, toute nouvelle dans le métier, a été recrutée comme responsable de la propagande et a été chargée d'organiser deux événements par mois. Elle s'avoue perdue, laissée sans conseils et avec de très

faibles ressources financières pour cette tâche. Très affectée par la rupture avec sa mère lorsqu'elle lui a avoué son homosexualité, cette jeune fille a d'autant moins confiance en elle que sa mère n'a cessé de lui asséner depuis sa naissance qu'elle est laide, que cette laideur lui barrera tout emploi ! La confrontation menée entre les deux groupes, le premier assez solide, soutenu par Kappa avec des salariés, et le second, en voie de déclin, ne disposant que de financements épars sur microprojets, met en évidence les aléas de la mobilisation et l'importance des subventions étrangères dans les dynamiques en jeu. Dans le même moment, on mesure les enjeux géopolitiques qui encadrent l'action des jeunes filles dont le désir sans limite d'affranchissement requiert des branches extérieures auxquelles s'accrocher.

Passerelles et oscillations

D'un autre côté, Fang et Hong, Shan et Ting donnent à voir la face moins brillante d'une mobilisation qui commande un investissement personnel très profond et dont les formes mêmes rendent difficile sa prolongation au-delà de quelques années. Néanmoins l'implication dans les agencements collectifs observés, l'expérience gestionnaire et politique qui en est retirée, confèrent aux actrices une force personnelle d'affirmation, impensable autrement. La légitimité qu'ont acquise les deux jeunes couples évoqués dans leur trajectoire lesbienne illustre un processus de contestation des normes et d'émancipation sur lequel l'État-parti ne pourra pas revenir quelle que soit la répression mise en œuvre. En outre, les passerelles entre les USA et la Chine sont dans le champ LGBT et genre devenues de véritables avenues où circulent de jeunes « missionnaires », à l'instar de Zhen et Margareth, un troisième couple que nous allons brièvement introduire. Zhen, chinoise, dont la mère est nutritionniste et le père cardiologue, se range spontanément dans la classe moyenne supérieure. Partie faire des études de genre aux USA où elle séjourne depuis trois ans, elle a rencontré Margareth, américaine, dont le père est infirmier militaire et la mère chargée du travail domestique d'une famille qui compte trois enfants. Zhen se déclare résolument féministe et est rentrée en Chine pour deux semaines, accompagnée de Margareth, avec un objectif de propagande. Elle donne une série de

conférences à Canton, à Pékin, mais aussi dans d'autres métropoles chinoises et anime des soirées, afin de faire partager ses connaissances sur la « diversité sexuelle ». Ces réunions sont surveillées et le lieu est toujours délicat à trouver. Le jeune couple, qui puise des arguments de libération dans la philosophie critique française, revue en *French Theory*, envisage de se marier aux USA, afin de permettre à Zhen d'y rester sans problème et de réaliser son vœu de devenir curatrice d'exposition. Les deux jeunes filles constituent en ce mois de mai 2014, dans le champ des activistes cantonaises, une attraction extraordinaire et on se précipite pour les écouter, dans l'espoir de découvrir des révélations bouleversantes. L'aura dont elles jouissent est à la hauteur des imaginaires de liberté projetés sur les USA, à partir du sentiment d'une chape de plomb qui s'abat à nouveau sur la Chine. Messianiques, Zhen et Margareth infiltrent dans les esprits de leur auditoire des hypothèses de liberté magiques. C'est dans l'appartement de Hui, un soir, qu'elles viennent délivrer leur message et que se retrouvent étudiants, militants, volontaires, chacun ayant apporté un plat à déguster en commun.

Hui, âgée de d'un peu plus de 30 ans, le crâne rasé, est issue d'une famille de fonctionnaires Hakka du Guangxi qui a eu l'autorisation d'avoir un second enfant (qui se révéleront être deux garçons jumeaux) car, enfant, on lui avait détecté un cancer, opéré et soigné avec succès mais suivi d'un second au sein il y a quelques années. Hui décrit avec beaucoup de détails un paysage délétère tant à l'intérieur de sa famille restreinte que dans sa parentèle : haine, concurrence, femmes maltraitées et épuisées par le travail domestique, hommes autoritaires, et surtout une absence généralisée de communication, des silences absolus en mangeant, seul acte commun.

Diplômée du département de chinois mais ayant échoué au concours d'entrée en Master à l'université Sun Yat Sen, Hui a cherché sur Internet tous les cours qui de près ou de loin étaient liés au genre, à l'homosexualité, à la société civile, au féminisme, etc., et s'est ainsi immergée dans le petit milieu des activistes cantonais. C'est aussi sur Internet qu'elle a trouvé son mari, gay, catholique, membre d'un groupe de parents d'enfants cancéreux réclamant la gratuité des soins et appelant par solidarité à se raser

les cheveux. Le couple formé au départ en toute conscience de deux homosexuels, tous les deux rasés – elle ayant répondu à l'appel des féministes luttant contre la discrimination aux examens – n'a eu pendant six mois aucun rapport sexuel puis peu à peu a découvert, ensemble, le plaisir, renonçant dès lors à leurs aventures homosexuelles. Auparavant, Hui avait vécu six mois avec une femme et désormais elle imagine une cellule à quatre : un couple de *lala*, son mari et elle pour « faire du commun » car le mariage lui est apparu, depuis qu'elle se déclare queer et féministe, un instrument d'oppression. Personne forte, Hui vient de quitter son emploi administratif pour fonder une ONG et se nourrit en attendant de toutes les marchandises idéologiques qui passent à sa proximité.

La pluralité des logiques des actrices, que nous nous sommes efforcée d'éclairer jusqu'à présent, dresse un tableau qui peut être interprété comme ambigu, en demi-teintes. D'un côté, des productions de subjectivités rebelles, de l'autre, des armatures financières que d'aucuns considéreraient déterminantes, au sens fort du terme. Il nous paraît cependant nécessaire de dépasser cette antinomie apparente qui oppose artificiellement autonomie et dépendance selon de vieilles antiennes. Nos jeunes interlocutrices se saisissent de toutes les fenêtres ouvertes sur Internet pour penser autrement qu'on leur enjoint en Chine de le faire. Dans la foulée, elles répondent à toutes les offres de financement pour agir contre les systèmes d'oppression existants. Comme ailleurs, leur autonomisation prend appui sur des souches dont elles ne font qu'entrevoir la consistance obscure et complexe. Et, comme le disent certaines, peu leur importe puisqu'elles avancent sur *les chemins de la liberté*. Que les modules idéologiques et les schémas d'action livrés constituent un appareillage qui, à sa manière, dirige et embrigade pulsions et affects de libération est indubitable, mais cette proposition ne saurait infirmer la nature émancipatoire des processus de subjectivation en jeu : ceux-ci projettent nos jeunes interlocutrices dans une société civile globale, à peine aperçue à travers la grille d'une Chine qui, sous l'hégémonie de l'État-parti, culturalise les modes de domination en vigueur. En revanche, la performativité de la polyvocité sexuelle qui est au cœur des

livraisons LGBT, peut devenir oscillante, troublée, schizoïde et c'est ce que Ju laisse advenir dans ses questionnements.

Petite-fille d'un propriétaire foncier lettré et d'un haut cadre militaire, fille d'un cadre qui a fondé sa propre entreprise, s'est endetté, a fait faillite et a dû fuir ses créanciers, Ju évoque, dans un long récit entrecoupé de larmes, un climat de grande violence familiale permanent, qui a poussé sa mère, menacée de mort par son père, à quitter sans laisser d'adresse et avec un amant, le domicile conjugal. Ballottée pendant son enfance et son adolescence, chez les uns et les autres de la parentèle, Ju, aujourd'hui étudiante, subvient à ses besoins en étant mannequin. Elle a fondé une ONG qu'elle voit comme une entreprise culturelle et dont le nom indique de se réapproprier ses rêves. La jeune fille qui, parfois, porte au-dessus de ses cheveux coupés à un centimètre, une grande perruque blonde, s'est cherchée dans différents groupes – catholiques, bouddhistes, taoïstes – restant dans chacun d'eux quelques mois. Elle a fait plusieurs tentatives de suicide, et un avortement psychologiquement mutilant, sans avoir compris comment elle s'était retrouvée enceinte. Son immersion dans le milieu lesbien, les cours prônant l'homosexualité qu'elle suit ardemment, lui ont permis d'ouvrir la boîte de sa problématique sexuelle sans néanmoins réussir à délier des chaînes traumatiques pesantes. Ju dit en effet détester son corps au point de ne pas se toucher lorsqu'elle se masturbe, vouloir supprimer par une opération ses seins et son vagin dont les menstrues la perturbent et dont elle perçoit trop la sensation, préférer la sodomie à la pénétration vaginale. Mais elle ne se sent ni réellement queer, bi, trans, parfois se voit comme un homme mais ne veut pas de pénis, bref reste prise dans des fluctuations confuses tout en étant en quête d'hommes faisant référence : un chanteur homosexuel célèbre qui s'est suicidé, puis un moine bouddhiste qu'elle aime comme un « Maître ». Hantée par des fantômes, sous la coupe de nœuds fantasmatiques qui la poussent à la répétition, Ju présente un profil extrême qui néanmoins doit être vu comme partie prenante des mobilisations analysées. L'imagination de Ju, mise au service d'agencements collectifs ouverts, vient en effet les nourrir et dans le même moment ses blessures sont en partie pansées par

des actions menées dans une conjoncture où pour toutes désormais « l'identité est politique ».

Autour des différents petits noyaux d'activistes liées entre elles et dans leur mouvance gravitent de nombreuses nouvelles recrues, doctorantes plus âgées ou une quatrième génération, qui se regarde, émerveillée par ses propres potentialités. Cui formée par Tatou en est un bon exemple. Fille de paysans, avec une sœur aînée et un frère cadet, Cui vient de rentrer à l'École normale supérieure et vit à la cité universitaire dans un immeuble mitoyen de la rue. Alors que sa promotion compte 70 % de filles, les toilettes pour hommes y sont plus nombreuses et celles pour filles l'objet d'actes de voyeurisme quotidiens, les garçons glissant des caméras, des miroirs, etc. Exhibitionnisme, agressions, cahiers retrouvés recouverts de sperme, sont fréquents et Cui, « guidée » comme elle le dit par Tatou a décidé d'agir. Elle a monté son petit groupe de réflexion, lancé une recherche statistique, puis dressé un cahier de revendications réclamant entre autres que le nombre de w.-c. pour femmes soit le double de ceux pour hommes et un système d'alarme dans chaque toilette féminine pour arrêter le harcèlement sexuel. Tatou l'a emmenée dans une formation de Kappa et elle s'est ensuite invitée à une *flash mob* de quelques minutes sur la violence domestique. En conséquence, elle s'est vue insultée par les garçons de sa promotion sur *Weibo*¹¹. Cui, tout au plaisir de la découverte du féminisme et de la société civile locale, est néanmoins bien décidée à persévérer dans cette voie de révolte contre la domination masculine.

Il en va de même pour Lei, fille unique de comptables, profession répandue dans toute sa parentèle, étudiante en management public, qui tient, dans la cité universitaire un petit magasin de jouets sexuels, trois jours par semaine et pour une somme dérisoire. Quatre jeunes gens ont investi dans ce magasin, encore bien peu rentable, mais Lei qui se dit très attirée depuis l'adolescence par la sexualité, apprécie cette activité qui l'amène à expliquer à ses jeunes clients et clientes le fonctionnement de ses produits aux noms évocateurs : l'œuf qui saute, à introduire dans le vagin avec un moniteur discret qui permet de l'utiliser partout ;

11. Un des systèmes numériques où se tiennent forums, posts de photos, etc.

« le verre d'avion », un tube de plastique tournant avec des arêtes, en référence à « abattre un avion », expression chinoise pour la masturbation masculine. Lei est allée écouter Zhen et Margareth, les messagères américaines que le lecteur a déjà rencontrées, mais a trouvé leur exposé sur sexe et genre compliqué. Elle a aussi accompagné la *gay pride* à Hong Kong, un panneau à la main et est revenue fascinée par la manifestation. Elle est en outre volontaire dans une organisation qui veut rapprocher hétérosexuels et homosexuels sur un modèle américain repris avec le même sigle et sinisé, sans contact avec les fondateurs, phénomène usuel en Chine de « contrefaçon » des ONG et des associations. C'est là que Lei a commencé à comprendre l'enjeu des discriminations contre l'homosexualité, alors qu'elle avait été élevée dans un milieu où cette orientation est toujours considérée comme une maladie.

Un jeune homme, fils de médecin, étudiant de travail social, préside cette organisation qu'il a créée, dont il est salarié et dont le siège est dans son appartement au fond d'une ruelle dans le quartier de la cité universitaire. Parmi les bénévoles, on compte 80 % de femmes hétérosexuelles mais surtout *funu*, adeptes du *boys love*, et 60 % d'hommes gays. Homosexuel, il a pour objectif la légalisation du mariage et le droit à l'adoption pour les couples gays au nom desquels il parle, sans évoquer les lesbiennes, car, dit-il sans aucun recul critique, l'enfant est la propriété du lignage masculin dans la culture chinoise.

Des hommes réticents

Auprès des hommes gays, les sentiments à la réception du féminisme joyeusement provocateur des activistes lesbiennes ne sont pas unanimes partagés et ce jeune homosexuel est loin d'être le seul à ignorer la condition douloureuse des femmes chinoises. Tout se passe comme si la « déviance » sexuelle en regard de l'orthodoxie de la société provoquait chez les dominants, les hommes, une surenchère normative, à l'exact opposé des dominées, les femmes, entraînée vers une contestation globale les conduisant directement à l'affrontement politique. Du côté gays, on observe donc majoritairement une rigidification des normes et un désir immense d'atteindre une pleine réalisation de soi dans le cadre de conformité en jeu, ce qui induit l'appartenance au Parti.

L'idéal est de transmettre « son sang », « ses gènes », à un fils héritier du lignage par l'intermédiaire d'une femme, instrument de la reproduction, mais sans rapport sexuel, outil de « la face » puisqu'elle doit par sa présence devant les parents laisser croire à l'hétéronormativité de l'acteur. Dans cette perspective, les agences internationales qui misent sur les jeunes lesbiennes pour déstabiliser l'État-parti chinois ont sans aucun doute fait le bon choix, les homosexuels masculins se situant en grande partie résolument dans une frange très conservatrice de l'ordre social, soucieuse de sa santé et donc de la santé publique.

Gang et son ami Tao, qui se veulent un couple stable, en sont représentatifs. Fils d'un technicien et d'une comptable, petit-fils du côté maternel de lettrés déçus par la révolution culturelle, du côté paternel de paysans Hakka, Gang est le second enfant, autorisé, en raison d'une maladie congénitale de sa sœur aînée. Il est aussi le plus éduqué de la parentèle et prépare un master d'histoire tout en consacrant ses loisirs à l'étude de la vie du frère cadet de sa grand-mère maternelle qui fut un poète. Il espère devenir chercheur ou professeur d'université, tout en redoutant la compétition qui règne dans ce domaine. Il recule le moment où il devra expliquer à ses parents son orientation sexuelle, mais réfléchit beaucoup sur la famille qu'il veut bâtir avec Tao pour avoir un enfant « de son sang », ce qui lui paraît indispensable ; plusieurs solutions s'offrent à lui et il en mesure les côtés positifs et négatifs : épouser une femme hétérosexuelle, comme le font les dignitaires de l'État, est risqué car la femme qui n'a pas été prévenue de l'homosexualité de son conjoint peut la découvrir et la révéler à tout l'entourage avant de rompre, ce qui est arrivé à un de ses amis. Prendre une mère porteuse chinoise, rurale, est la solution offerte par des entreprises spécialisées illégales qui proposent aussi un vaste marché de femmes d'Asie du Sud et du Sud-Est, voire américaines, mais le coût est très élevé (30 000 euros) et inaccessible à Gang. Reste le « mariage coopératif » et Gang imagine donc de trouver une lesbienne, fille unique, qui pourrait lui « donner » selon la récente loi deux fils qu'elle enfanterait à partir de son sperme inséminé à l'aide d'une seringue. Il ne vivrait pas avec cette lesbienne, mais avec son ami ; en revanche cette femme, qui se séparerait donc de ses enfants, serait astreinte à jouer le rôle de l'épouse dans les

grandes occasions familiales et professionnelles et Gang « prendrait soin d'elle » sans plus de détails. Ce plan, dans lequel la question de l'intérêt et/ou la motivation de la femme sont absents, est celui qui retient les faveurs de Gang en raison de son faible coût et de sa faisabilité à ses yeux éprouvée en Chine, bien que le jeune homme se soit rendu compte que les lesbiennes refusaient de plus en plus d'avoir des enfants et s'en inquiète.

Tao, fils unique de fonctionnaires moyens, étudiant en journalisme se préparant à un master d'anthropologie, est en tout point d'accord avec Gang, qui l'a beaucoup soutenu à la mort récente de sa mère d'un cancer. Tao, qui vient d'une petite ville de Guangdong, explique qu'il n'a jamais pensé à se révolter, qu'il a toujours obéi à ses parents et que son plus grand souhait reste de les satisfaire. Bon étudiant, bon fils, Tao pense que les lesbiennes sont focalisées sur le plaisir, alors que les gays mettent en jeu dans le couple des rapports de pouvoir. Il a reçu un financement de 300 euros pour mener une recherche sur le *coming out* mais il est très embarrassé dans les entretiens semi-directifs qu'il conduit par le non-dit d'une condition homosexuelle qu'il partage avec ses interlocuteurs.

Un de ses amis, qui se sent plutôt bisexuel, étudiant en sociologie, souligne que pour les parents d'un fils, seul l'enfant est important et peu importe la femme. Réprobateur à l'égard du modèle du gay parfait, beau, riche, musclé, intelligent, en bonne santé, ce fils de techniciens d'une entreprise d'État, membres du Parti reproche aux lesbiennes leur féminisme outrancier. Après avoir choisi comme Tao de travailler sur le milieu gay, il a décidé pour son futur doctorat d'éviter à tout prix une thématique *gender* : la différence homme/femme reste pour lui une absolue évidence et il repousse avec force le constructionnisme qui lui a été enseigné durant un séjour de six mois dans une université américaine.

Fils d'une paysanne et d'un soldat membre du Parti, salarié d'une organisation de défense des homosexuels vilipendée par les lesbiennes activistes pour son absence de « conscience de genre », il renvoie, quant à lui, l'accusation : les lesbiennes et les *funu* excluraient les gays, les féministes seraient trop « sensibles », dénuées de bases théoriques, et répétitives avec leurs performances simplistes.

Conversions masculines au féminisme

Ces témoignages tendraient à corroborer les représentations des lesbiennes activistes d'une domination masculine irréfragable dans le milieu gay cantonais et justifier la rupture qu'elles ont entamée ; nos jeunes interlocutrices ont néanmoins quelques alliés chez les hommes qui les apprécient pour leur radicalité, une intellectuelleté, une professionnalité et un branchement sur le monde global qui leur semblent supérieurs aux habitus du milieu gay. Pour ceux-là, illuminés par un féminisme ludique et inventif, le montage des *Monologues du vagin* fut l'occasion de rencontres stimulantes. Peng, diplômé depuis 2008 d'une école inférieure de présentateurs de radio contrôlée par le Parti, a été élevé par un père enseignant le chinois à l'école secondaire, autoritaire et violent, et une mère infirmière dont le père a divorcé avant de se remarier. Très soucieuse des hiérarchies d'âge et des règles de bienséance et de politesse, sa famille l'a éduqué de façon stricte, plaçant très haut la barre et plongeant Peng dans un désarroi dévalorisant. L'itinéraire professionnel de Peng est chaotique, se déplaçant de Canton à Pékin et à Shanghai pour des emplois de courte durée, sous-payés et précaires dans des petites radios, des entreprises numériques, une ONG de défense des homosexuels. Sans ami fixe, avec des relations homosexuelles épisodiques, Peng se sent seul et angoissé. Il s'est converti au christianisme évangélique tout en considérant qu'en Chine la religion et Dieu sont promus selon les mêmes techniques qu'une vente en pyramide. Mais ce qui, dit-il, lui a apporté le plus d'apaisement et de compréhension de ses nœuds intérieurs et de ses blocages, a été l'expérience collective, à ses yeux inestimable, des trois versions des *Monologues du vagin* à Canton, Pékin, Shanghai. En incarnant et en s'impliquant dans des rôles contrastés – un transsexuel avant et après l'opération qui exalte son corps de femme, un homme efféminé qui a subi un viol collectif, un homosexuel « passif », un intellectuel violeur – Peng s'est senti transformé par ses performances délicates d'acteur où il a de l'avis de beaucoup excellé, simulant en particulier un orgasme dans une scène mémorable. Opérant une véritable conversion au féminisme, le jeune homme s'est ensuite immergé dans les petits groupes d'activistes, suivant les cours LGBT réputés et se mettant à lire des ouvrages sur le genre. Cet investissement lui a permis de

mieux s'exprimer et l'a poussé à candidater à une formation concernant les droits des femmes. Transfuge des gays aux lesbiennes, Peng se souvient qu'avant il tentait de plaire aux hommes, obéissant à leurs ordres. Jugeant les cercles gays limités, autocentrés et axés sur leur sécurisation, le jeune homme apprécie la réflexivité des activistes lesbiennes et pense avoir enfin trouvé le chemin de son désir de pouvoir « renaître », si possible ailleurs qu'en Chine, espère-t-il, en posant l'hypothèse de changer de nationalité.

Pour tous les protagonistes des *Monologues du vagin*, hommes ou femmes, l'aventure collective a revêtu une dimension révélatrice d'eux-mêmes, marquant un tournant dans leur vie : des mots ont été prononcés à haute voix pour la première fois – vagin pour Peng –, des gestes sexuels ont été exposés sur le mode d'initiations culinaires : une jeune fille rapporte ainsi que dans une scène intitulée « la langue », le cunnilingus a été présenté comme un bon plat cantonais à déguster ! Le statut des femmes est apparu clairement à tous comme le lieu de la séparation : d'un côté des homosexuels voulant maintenir les femmes dans une position dominée et adhérant aux normes hétérosexuelles imitées, de l'autre tous ceux, hétérosexuels, gays, lesbiennes, bisexuels et autres, qui ont fait du rehaussement de la condition féminine, le premier pas vers une transformation globale de la société. Le féminisme est le nom qu'a pris cette partition entre deux camps adverses s'éloignant de plus en plus.

La force du modèle du gay splendide, remarquable, admiré a aussi pour conséquence d'éloigner ceux qui, malgré tous leurs efforts, ne parviennent pas à s'y mouler. Kuan Ti, fils unique d'ouvriers membres du Parti ainsi que toute sa parentèle, salarié d'une ONG environnementale à Pékin, vivant en couple avec un fils de policier, explique ainsi que, bien qu'il ait tenté par tous les moyens de se conformer à cette image rayonnante du gay, par ses habits et son comportement, il n'a pas été accepté dans le milieu homosexuel masculin. Très honnêtement, il avoue qu'à la suite de cette perception tenace d'inadéquation personnelle – il ne se sentait particulièrement « ni séduisant, ni beau, ni intelligent » –, il s'est tourné vers les lesbiennes et les féministes car il trouvait dans la compagnie des jeunes filles un plaisir réel qui s'opposait à l'ennui

ressenti avec les gays en costume et s'adonnant quotidiennement à leur gymnastique. Enthousiasmé par le combat des femmes qui édifient leur corps en arme, Kuan Ti a joué le rôle d'un violeur dans les *Monologues du vagin*, ce qui l'a conduit, dit-il, à mieux comprendre les femmes de l'intérieur. Dans son ONG, il a pris en charge un projet mené au Tibet qui, en impliquant les femmes dans le tri des déchets, a aussi pour objectif de lever les interdits sur leur sortie dans l'espace public et leur participation aux événements cérémoniels. En voulant introduire une dimension genre et droits des femmes dans toutes les actions des ONG, remarquons que Kuan Ti se révèle là tout à la fois révolutionnaire en Chine et en excellent accord avec les normes globales de gouvernance. Ce paradoxe n'est qu'une apparence trompeuse dans la mesure où, précisément, les sociétés civiles locales font bouger, en Chine comme ailleurs les appareils de domination sociétale et politique, puisant dans la vaste matrice idéologique de la société civile globale en perpétuel renouvellement de ses outils de moralisation du capitalisme.

Une autre génération

Si les jeunes activistes lesbiennes attirent des hommes captivés par les ruptures auxquelles elles s'osent dans leurs actions, en revanche soulignons qu'une génération plus âgée d'homosexuelles ne parvient pas à s'y intégrer. Le coût personnel du désir, l'entrée en couple lesbien ont constitué pour elles des étapes beaucoup plus difficiles à franchir que pour les jeunes filles, soutenues dans leur marche par des ONG internationales, des financements et des agencements collectifs. Nous n'en donnerons qu'un exemple pour permettre au lecteur de mesurer l'emprise des normes sexuelles qui règnent encore dans la Chine du XXI^e siècle.

Yi Ze et Xin Quian, âgées d'un peu plus de 40 ans, vivent ensemble depuis cinq ans un amour profond qui transparait dans leurs attentions mutuelles. Ancienne interprète d'anglais, Yi Ze est depuis plus de dix ans présidente d'une ONG d'enfants handicapés – qui fut l'une des premières à Canton dans ce domaine spécifique – où elle jouit d'une très bonne réputation pour les cours qu'elle dispense. Xin Quian, peu diplômée, est cadre supérieur dans une entreprise mais sa trajectoire professionnelle est plus hachée, car

elle a souvent changé d'emploi et appréhende aujourd'hui en 2014, alors qu'elle atteint la quarantaine, de chercher un travail plus satisfaisant que le sien. Issues toutes deux d'une classe inférieure de petites villes, elles se sentent aspirées vers la couche moyenne supérieure de la métropole aux mille ressources qu'est Canton. Cette différence symbolique d'appartenance de classe est apparue nettement lorsque les parents de Yi Ze vinrent une année durant vivre avec le couple : Xin Quian récriminait quotidiennement contre les habitudes du père de Yi Ze, achetant des produits culinaires trop bon marché et dangereux comme l'huile qui se solidifie, se plaisant à trouver dans les poubelles des objets insolites qu'il entassait dans sa chambre, ou encore économisant l'eau des toilettes... Yi Ze était mariée à un cadre supérieur, avait un fils, un appartement, une voiture... Jusqu'au jour où elle décida de quitter le foyer conjugal et de tout abandonner pour vivre avec Xin Quian. Son mari, qui dans une crise de folie, avait tenté de l'étrangler, avait obtenu la garde de l'enfant après un divorce difficile. Yi Ze changea complètement et la jeune femme qui jusqu'alors cultivait un profil de féminité sérieuse, un peu stricte, se coupa les cheveux et adopta une allure plus débridée, choisissant des vêtements décontractés à la mode. Xin Quian, homosexuelle depuis l'adolescence, avait eu beaucoup d'aventures amoureuses, lui laissant toutes des blessures à vif et le sentiment de ne jamais avoir été aimée autant qu'elle aimait. Le couple s'introspecte beaucoup, s'analyse mutuellement dans un esprit de réflexivité fructueux. Dans leur rapport, Yi Ze est placée dans une position intellectuelle, compréhensive et interprétative, tandis que Xin Quian prend en charge toute l'infrastructure matérielle et pratique du couple : conduite de la voiture, gestion de l'appartement, commande et paiement du restaurant et même support des vieux parents de Yi Ze et rappel de la fête des pères. L'une et l'autre ont tenté quelques incursions dans des bars homosexuels où les consommations leur ont paru d'un coût très excessif ; elles se sont essayées à entrer dans un club de sport féminin sans succès et finalement vivent clivées entre leur couple tenu secret d'un côté, et de l'autre une insertion professionnelle dans un milieu hétérosexuel aux normes duquel elles se plient en apparence. Hors du mouvement des jeunes activistes lesbiennes dont elles ne

perçoivent que quelques signes épars, elles restent décalées, happées par l'idée d'un fossé générationnel social, politique, infranchissable. En effet ni Yi Ze, ni Xi Quian ne se hasarderont à prendre des risques lors de *flash mob* ou d'autres actions scintillantes. Leur couple est en lui-même la plus belle réussite à laquelle elles pensent être arrivées, contre vents et marées, après avoir traversé beaucoup d'épreuves sans fléchir. Se promener le samedi soir le long du fleuve dans l'île d'Ershadao, réservée aux plus riches et aux plus corrompus, comme le fait la classe moyenne, écouter les musiciens improvisés qui se tiennent à chaque mètre et font résonner leurs mélodies dans une extraordinaire cacophonie, chanter avec eux leur air favori, micro à la main, leur laisser quelques billets, tel est l'immense bonheur du couple, plongé dans la foule en un instant inouï de liberté.

Conclusion

Au terme de ce parcours, qu'apporte le cas chinois à l'analyse de la globalisation du genre et des normes LGBT qui sont insufflées aux jeunes gens et jeunes filles présentés ? Revenons tout d'abord sur un débat central dont les termes sont politiques et voient dans le genre un outil de politisation ou au contraire de dépolitisation des acteurs. Pour affiner cette problématique, deux facteurs doivent être pris en compte : la nature de l'État et l'implication dans les rapports de domination qui articulent sexe et politique¹². La perspective des financeurs du genre en Chine est, comme nous l'avons montré, tout à fait politique en ce qu'elle cible un État-parti communiste qui résiste à la norme démocratique globale tout en ayant fait advenir son pays au rang de première puissance économique mondiale, selon la norme économique hégémonique. Du point de vue des bénéficiaires de la manne du genre, là encore le politique se révèle décisif : dominants et dominés selon les normes sexuelles en jeu ajustent leur vision dans la conservation ou le renversement du gouvernement et considèrent à juste titre que l'État est *in fine* un ordonnateur symbolique des hiérarchies de sexe. Le genre, incluant d'infinies diversifications

¹². Claude DIDRY, Monique SELIM, « Sexe et politique », *L'homme et la société*, n° 189-190, 2013/3-4.

des modes d'être sexuels, est donc un appareil politico-idéologique de la globalisation capitaliste avec des effets différents et éventuellement contradictoires selon les configurations où il s'implante. Ainsi, en France, de plus en plus adossé aux politiques publiques, il se donne à voir comme un instrument de moralisation du politique et de confortation de ses dispositifs : l'État se veut porteur de plus de justice entre les sexes (hommes, femmes, homosexuels, transsexuels etc.). Dans le même moment les listes féministes qui ont émergé aux élections européennes, mettent en évidence que le genre est aussi un outil géopolitique majeur des confrontations entre les blocs actuels de puissances.

« Civilisée » par le genre, l'Europe est partie en guerre contre tous les tenants d'une suprématie masculine révisée en complémentarité des sexes et ontologisée par des dogmes religieux monothéistes ou polythéistes. La culturalisation du genre permet en son nom la légitimation d'un nouvel ordre politico-moral d'expulsion de tous les autres qui ne se soumettent pas à la polyvocité sexuelle. Des féministes, dans tous les pays prêtent main-forte à ce réarmement du monde, selon des normes globales, qui, derrière le genre, véhiculent des enjeux politiques et économiques d'une gouvernance capitaliste et démocratique. La transnationalisation des normes de genre se présente donc bien comme un processus de repolitisation nouveau, inédit et, en dépit du fait qu'il ne va pas toujours dans la direction attendue, on ne saurait craindre une dépolitisation.

Une seconde question que vient nourrir la configuration chinoise concerne les potentialités d'émancipation ou au contraire d'aliénation que revêtiraient les normes globales de genre et leur appel à une diversification sexuelle sans limites, selon des modules toujours renouvelés. Cette question doit être articulée à l'expansion généralisée du marché rendant indissociables marchandises idéelles et matérielles. L'identité sexuelle, tout aussi volatile que l'identité religieuse, est devenue une marchandise comme une autre qui se vend, s'achète, se choisit à partir de l'immense hypermarché globalisé que donne à voir Internet : techniques, modes de faire, modèles comportementaux voisinent avec toutes les recettes de contestation dans des flux idéologiques et financiers entremêlés dont le *crowdfunding* n'est que la face la plus visible. La

marchandisation du genre porteur de nouvelles formes de salut intime, infirmerait-elle ses capacités d'autonomisation des acteurs ? L'affirmer serait adopter une position implicitement morale et conservatrice, à l'encontre des constats anthropologiques sur l'introduction des échanges marchands dans des sociétés qui ne les connaissaient pas. Le marché, en déliant les liens primordialistes et en délégitimant *de facto* leur enveloppe idéelle, culturelle, religieuse, symbolique, imaginaire, attaque de front et en tout premier lieu les règles de subordination des appartenances de sexe. L'effraction est brutale, mettant en scène la violence des rapports de domination. Dans cette optique, le paysage chinois des mobilisations lesbiennes examinées peut être comparé au mouvement de libération des femmes en France, faisant céder le gouvernement dans les années suivantes sur la contraception, l'avortement, l'autorité parentale, etc. Si Simone de Beauvoir en constituait l'effigie nationale, il faut se souvenir que, comme en Chine actuellement, dans la France des années soixante-dix, beaucoup de livres arrivaient des États Unis qui finançaient les voyages pour des femmes de l'Est communiste pour les former à leur libération. La transnationalisation des normes de genre, accompagnant le développement capitaliste, comme sa vignette de justice sociale et d'éthique dite universelle, fait donc du genre un produit marchand et néanmoins émancipateur pour des individus dont la préoccupation la plus grande concerne leur idiosyncrasie : les droits à la jouissance sexuelle selon son propre code personnel, dissociés des droits économiques (travail, santé, etc.) sont désormais édifiés comme les principaux droits politiques dans une conjoncture où les alternatives se sont évaporées.

Une troisième interrogation, concernant la classe sociale des acteurs et actrices touchés par la transnationalisation des normes de genre, peut être repensée à partir de nos jeunes interlocutrices chinoises. Parfois est avancée l'hypothèse que les mouvements avant-gardistes contestataires restent confinés aux couches moyennes et moyennes supérieures des sociétés, dans une rupture avec les classes inférieures, concernées avant tout par les nécessités économiques de leur survie. L'accusation a été portée sur tous les mouvements des années soixante-dix puis s'est vue complètement évacuée par les observations de la pluralité des

occupy qui ont fleuri ces dernières années, mêlant les couches sociales, révoltées par les abus des gouvernements nationaux et de la finance globale. Dans une perspective anthropologique, nous avons pris soin de présenter dans les pages précédentes la trajectoire des sujets replacés dans leur généalogie sociale. Le lecteur a ainsi pu mesurer l'éventail des positions et des origines sociales, corroborant une présence massive de membres de couches sociales moyennes et moyennes inférieures, souvent précarisées et issues de milieux ruraux et ouvriers. Ce tableau reflète la composition des populations étudiantes, portées par les ONG à répandre leurs messages et leurs actions dans les campagnes et aux abords des usines du Guangdong. Par touches successives, les normes globales de genre sont ainsi amenées à s'éloigner de leur premier centre de gravité pour atteindre les univers laborieux et les travaux de recherche sur les ouvrières chinoises et les discriminations dont elles sont l'objet se multiplient à la suite de Ngai Pun¹³. Le durcissement de l'État-parti chinois intervient dans une période où l'ascension sociale par les diplômés est de plus en plus difficile, où les régimes d'exploitation s'intensifient et où l'élite politique dévoile une corruption extrême. Concomitamment, la société civile globale fait de plus en plus d'émules en Chine sur tous les terrains qui s'entrecroisent, le genre, l'environnement, l'autisme, etc. Les mobilisations des jeunes lesbiennes que nous avons offertes au regard du lecteur prennent place dans ce nouveau paysage, travaillé par des courants contraires, autoritaires et émancipateurs, au fort potentiel déstabilisateur. Les agencements collectifs observés ont donc une portée significative, qui peut s'amplifier dans les années à venir, s'alliant aux autres forces du mouvement.

Concluons enfin sur un binôme conceptuel régulièrement sollicité par les études dites de genre et qui semble mener à une aporie : appropriation ou instrumentalisation des femmes vues comme sujets, actrices au sens fort du terme, ou objets, outils d'opérations qui les englobent et les dépassent. Comme nous l'avons développé dans les pages précédentes, nos jeunes

13. Ngai PUN, *Made in China, vivre avec les ouvrières chinoises*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2012.

interlocutrices s'approprient si ardemment les flux idéologiques qui leur sont envoyés qu'elles se muent en activistes effrontées. Corollairement, à travers elles et leur sexualité, se jouent des partitions macropolitiques et macroéconomiques. Dans l'histoire, les femmes se sont prêtées et se prêtent toujours de façon récurrente à concrétiser une troisième voie, hors des camps partisans, apaisante et réconciliatrice, mission qui leur est particulièrement proposée dans tous les processus de paix actuels. Cette louange des femmes, économes, pacificatrices, généreuses, altruistes en fait un levier de participation généralisée, qui est l'image exactement inverse que promeuvent les jeunes Cantonaises rencontrées par le lecteur. Rappelons que cinq de ces dernières ont été arrêtées le 6 mars 2015 et, après 35 jours de garde à vue sans justification, ont été accusées le 9 avril de troubles à l'ordre public pour trois de leurs actions : l'occupation des toilettes publiques masculines et la performance des jeunes femmes en robes de mariage blanches tachées de sang rouge contre la violence domestique, actions toutes deux effectuées en 2012, et l'action prévue le 7 mars 2015 de placer un peu partout dans l'espace public et dans les transports communs des autocollants contre le harcèlement sexuel. La célèbre dissidente Ai Xiao Ming, ancienne directrice du département de chinois de l'université Sun Yat Sen a commenté cet événement de la façon suivante : « Le gouvernement ne pourra jamais mettre fin par la répression au mouvement féministe et à la revendication mondiale d'une égalité entre les femmes et les hommes. » Les jeunes femmes ont été relâchées le 13 avril 2015 mais restent accusées.

Selim Monique (2017)

Lesbiennes chinoises en politique

In : Selim Monique (ed.), Guo W. (ed.). *Des sexualités globalisées à l'avant-garde*

Paris : L'Harmattan, p. 95-145. (Anthropologie Critique)

ISBN 978-2-343-12001-0